

# Comptoir littéraire



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

**ALAIN-FOURNIER**

**(France)**

**(1886-1914)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout ‘*Le grand Meaulnes*’).**

**Bonne lecture !**

Henri-Alban Fournier est né le 30 octobre 1886, à La Chapelle d'Angillon, dans le Cher, à une trentaine de kilomètres au nord de Bourges, aux confins de la Sologne et du Berry, dont il allait faire «*les paysages de son âme*», car ils fournirent à son imagination ses premiers aliments. En effet, il y connut une enfance campagnarde heureuse, auprès de parents qui étaient tous deux instituteurs, et d'une sœur adorée : Isabelle. Pourtant, se plongeant avec elle, tous deux cachés au grenier, dans la lecture de toute la provision des livres de prix que recevaient leurs parents chaque année, il aimait se réfugier dans le merveilleux.

En 1891, son père fut nommé à l'école d'Épineuil-le-Fleuriel, petit village situé à l'autre extrémité du département, entre Saint-Amand et Montluçon. Il y fut son élève jusqu'en 1898.

Cette année-là, ses parents s'établirent à Paris, et il entra en sixième, comme pensionnaire, au lycée Voltaire.

En 1901, voulant devenir officier de marine, il se retrouva en seconde au lycée de Brest pour préparer l'examen permettant d'entrer à l'École Navale. Mais, rebuté par les mathématiques, au bout d'un an, il renonça à ce projet, et rentra dans son pays.

Il vint poursuivre ses études au lycée de Bourges où, en 1903, il passa son baccalauréat.

En octobre, se tournant vers les lettres, voulant devenir professeur, il devint élève au lycée Lakanal à Sceaux, pour préparer le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, dans une classe spéciale appelée la «khâgne». Il allait y acquérir une culture étendue mais toujours choisie. Ces études, si elles étaient peu favorables au développement de son âme délicate et sensible, favorisèrent toutefois chez lui la prise de conscience de son originalité.

Tout de suite, son esprit d'indépendance fit de lui le chef d'une coterie de révoltés contre les habituelles brimades des anciens vis-à-vis des nouveaux. Mais, sous ses dehors indomptés, il cachait une nature tendre, naïve, rêveuse, qui le poussa à rechercher l'amitié d'un condisciple, Jacques Rivièvre, un jeune Bordelais qu'il rencontra dans la classe de première supérieure, et dont il découvrit qui était, comme lui, passionné d'art.

La lecture du poème "*Tel qu'en songe*" d'Henri de Régnier, que fit à ses élèves le professeur, M. Francisque Vial, fut, pour eux deux, une révélation ; c'était avant le congé de Noël et, dès la rentrée, négligeant la préparation de l'*«École»*, ils se jetèrent à corps perdu dans les œuvres de Régnier, Maeterlinck, Viély-Griffin, Rimbaud, Jammes, Laforgue.

En 1904 déjà, alors qu'il avait dix-huit ans, Fournier parlait d'un roman dont il disait qu'il «*le portait dans sa tête depuis trois ans au moins*». En effet, écrire était sa passion. Privilégiant le rêve, considérant que toute idée est purifiée par le sentiment, il n'acceptait pas le réalisme. Pourtant, la littérature n'était, pour lui, qu'un moyen de conquérir sa propre originalité, laquelle tendait justement à s'affranchir de toute littérature ; il écrivit : «*Je ne serai pas moi tant que j'aurai dans la tête une phrase de livre.*»

En janvier 1905, alors qu'il passait ses vacances à Londres, Rivièvre lui envoya une lettre écrite de l'infirmerie du lycée. Ce fut le début de :

---

### ***“Correspondance de Jacques Rivièvre et d'Alain-Fournier”***

Ces deux âmes d'élite, ces deux belles intelligences se livrèrent l'une à l'autre sans réserve (phénomène assez rare entre jeunes gens qui veulent être «des hommes»), se firent part de leurs préoccupations intellectuelles, sentimentales et spirituelles, de leurs goûts littéraires, de leur haute idée de la littérature, de leurs découvertes, de leurs enthousiasmes, de leurs aspirations. Rien d'important, semble-t-il, n'échappa à ces deux adolescents avides d'impressions immédiates et de réactions mutuelles. Ils s'intéressèrent à la poésie symboliste, aux deux intellectualismes violemment opposés de Barrès (qui enthousiasmait Rivièvre alors que Fournier restait plutôt indifférent) et de Gide, à l'ingénuité voulue ou spontanée de Jammes et de Marguerite Audoux, au renouveau d'aspirations spiritualistes et même authentiquement religieuses qui étaient exprimées par Pégy et Claudel, à la littérature anglaise du XIXe siècle (de Keats à Dickens), à la musique (celle de Debussy : «*Pelléas et Mélisande*», «*Prélude à l'après-midi d'un faune*») et à la peinture (celle de Vuillard et de Gauguin).

Or, comme ils avaient des tempéraments fortement différents, et, malgré certains goûts communs, des enthousiasmes parallèles, ils ne manquèrent pas de s'opposer, Rivière étant plus positif et plus philosophe, Fournier, apparaissant plus docile et plus humble, animé par une sensibilité délicate, n'ayant pas le goût des idées, l'intelligence critique, la frénésie livresque de son ami, dédaignant l'analyse dont il craignait peut-être qu'elle ne vienne troubler les musiques rares et intimes qu'il portait en lui et qu'il commençait d'entendre, résistant à tout effort critique, à toute tentative pour emprisonner le réel dans des formules, à toute opération de discernement ou d'abstraction car il considérait qu'elle brise le contact avec les choses et avec les gens dont il avait d'abord besoin. On constate qu'il vivait dans le pressentiment, exprimant ces craintes : «*Se retrouver jeté dans la vie, sans savoir comment s'y trouver et s'y placer. Avoir, chaque soir, le sentiment plus net que cela va être tout de suite fini. Ne pouvoir plus rien faire, ni même commencer, parce que cela ne vaut pas la peine, parce qu'on n'aura pas le temps. Après le premier cycle de la vie révolue, s'imaginer qu'elle est finie et ne plus savoir comment vivre.*

Pour son ami, si Fournier se dérobait à toute perception et à toute énonciation du général, c'est qu'il était poussé, déjà, par sa vocation de romancier, à s'établir sur le plan même de la vie et dans une sorte de commun niveau avec les êtres particuliers. L'idéalisme kantien de son professeur de philosophie avait donné une sorte de permission supérieure à ce goût de la rêverie infinie qui était inné chez lui, qui lui fit écrire à son ami : «*Je me joue du monde avec la moindre de mes pensées.*». Le 24 mai 1906, Rivière définit la «conception littéraire» de son ami, lui disant : «Je sais bien que tu penses toujours à "Nous ne séparerons pas la vie d'avec l'art"». Le 13 septembre 1911, il jugea que son ami «n'est pas d'ici», qu'il est de l'attente, attente-souvenir du bonheur ou de l'amour, attente de lui-même, lui-même avouant : «*Je ne sais si je dois l'appeler mon amour ou moi-même*», alors qu'ici «*on se résigne à l'amour comme on se résigne à la vie*» (11 octobre 1906). Même s'il aurait connu, le 5 janvier 1907, une nuit pascalienne, il était «*trop psychologue*» pour être catholique (26 janvier 1907), se contentait d'une plénitude pieuse qu'il nommait «*joie*», et qui «*ne trouverait pas Dieu ailleurs que partout*».

Cette importante et passionnante correspondance fut donc le réceptacle de la mémoire d'Alain-Fournier, et, au-delà de son intérêt autobiographique, elle est un document de première importance sur le climat intellectuel de la Belle Époque.

Elle allait paraître, en 1926 et 1928, sous la forme de quatre volumes avec une notice d'Isabelle devenue la femme de Rivière.

Elle fut revue et augmentée en 1948.

---

Vers 1905, tandis que Rivière s'attachait de préférence à Maeterlinck et à Barrès, Fournier plaçait au premier rang de ses affections littéraires d'abord Jules Laforgue, ensuite Francis Jammes, sentant une grande affinité d'esprits avec eux

Comme Laforgue, il avait un immense besoin de la Femme, mais de la Femme pure et d'une innocence parfaite ; il voulait, comme lui, l'union des âmes avant celle des corps, et aspirait à un certain absolu d'affection où se plonger. Mais il se rendait compte de tout ce que son rêve avait d'irréalisable, et, d'avance, il en éprouvait cette même irritation désolée qu'il voyait, chez Laforgue, se tourner en ironie. D'ailleurs, des relations, tout à fait pures, qu'il ébaucha à ce moment-là avec une petite étudiante, le mirent à même d'expérimenter que la réalité ne répondait pas à son idéal.

Mais, comme contrepoids à ses aspirations chanceuses, il y avait aussi en lui le goût des choses concrètes, et c'est dans Jammes qu'il trouva à le satisfaire. Il aimait ses vers, à dessein faux ou mal cadencés, qui visent à traduire en langage à la fois clair et insaisissable la plus humble réalité. Et c'est appuyé sur Jammes qu'il commença à se révolter contre l'intelligence, c'est-à-dire, dans sa pensée, contre la culture des idées, contre l'effort pour définir, contre le jugement qui exclut. Il se reprocha, dans une lettre du 22 janvier 1906, de ne pas chercher en lui-même «*des mots brefs et légers qui disent le passé ou la vie*».

À dire vrai, il y avait déjà quelque temps qu'il avait commencé à les chercher, car, peu après sa découverte de la poésie symboliste, il s'était mis à écrire des vers qui allaient être réunis dans :

---

1924  
“**Miracles**”

Recueil de textes

---

**“Le miracle de la fermière”**

Le texte enthousiasma Péguy.

---

**“Le corps de la femme”**

C'est une sorte de méditation poétique en prose où Alain-Fournier exprima sa conception particulière de l'amour : ne pouvant se contenter de la réalité, il devait transposer dans son âme l'être aimé, et exiger de lui une pureté parfaite.

Le texte avait été publié dans “La grande revue” le 25 décembre 1907.

---

**“À travers les étés”**

Il fut dédié «À une jeune fille».

Rivière montra que c'est un exercice de conteur et non de poète :

- le vers libre y est adopté sous l'influence des symbolistes sans doute, mais surtout comme un moyen de suivre exactement les phases d'un récit ;
  - les impressions s'analysent et prennent la forme d'une énumération ;
  - des événements percent sans cesse au travers des spectacles ;
  - l'action éclate sous l'enveloppe des sentiments ;
  - des moments sont distingués, le présent et le futur venant tout naturellement remplacer le passé ;
  - le thème même est une aventure où on reconnaît la rencontre de Meaulnes et d'Yvonne de Galais, plusieurs détails du “*Grand Meaulnes*” figurant déjà dans le poème.
- 

1910  
**“L'amour cherche les lieux abandonnés”**

---

Commentaire sur le recueil

Ces poèmes très influencés par le symbolisme, par Jammes et Laforgue, sont peu originaux, mais sont curieux en ce sens qu'ils nous révèlent, non pas le poète qu'on y cherche tout naturellement, mais un conteur. Ce sont plutôt des nouvelles, et on s'étonne de retrouver dans cet ensemble d'ébauches, de fragments, de notations diverses, de poèmes en prose, des thèmes du “*Grand Meaulnes*” dont est ainsi éclairée la genèse.

Jacques Rivière donna une introduction d'un intérêt capital.

L'écrivain régionaliste auvergnat Henri Pourrat apprécia le recueil en fonction de sa propre option, déclarant : «Alain-Fournier fait savoir que va naître une certaine poésie, aussi en allée que la poésie anglaise, et passant aussi près du cœur, mais d'un génie tout français, paysanne, c'est-à-dire simple et obscure, forte et délicate, ancienne et fraîche, avec l'efficace d'une chanson. Peut-être le temps

vient-il des valeurs paysannes. Il y a Claudel, il y a Jammes, il y a Ramuz. Mais Alain-Fournier, à dix-huit ans, comprenait tout d'avance. Il rejettait violemment les livres et les théories. C'était bien plus beau ; il n'était que de passer dans la contrée étrange, et pour cela il suffisait d'aimer chèrement la campagne, les petites vies et leur mélancolie ans limite.»

---

En 1905, après ses vacances passées en Angleterre, Fournier rentra à Lakanal pour une troisième année de «khâgne». La correspondance qu'il échangea alors avec Rivière, boursier de licence en province, permit à celui-ci d'affirmer que cette époque fut celle où la pensée de son ami fut le plus active, où son talent se nourrit et se forma. En effet, achevant de digérer Laforgue et Jammes, il s'assimila Claudel, Gide, Ibsen, tandis que la peinture l'intéressait car, en Angleterre, il s'était épris des préraphaélites. Mais c'était toujours lui qu'il cherchait au travers de ce qui l'enthousiasmait. Et riches et nombreuses furent les découvertes qu'il fit sur lui-même à cette occasion, ou, plutôt, sur son talent et les conditions de sa création.

Il se rendit compte que naissait en lui le don prodigieux de «rendre à toutes choses leur dose latente de merveilleux» (Rivière), et il devina tout le parti qu'il en pourrait tirer. Il s'écarta, autant que de l'abstraction, de la reconstruction littérale et intégrale de ses modèles. Au contraire, il ne prendrait des objets et des âmes que la plus mince pellicule, et leur fournirait aussitôt une autre chair, comme immatérielle. Autrement dit, il s'appliquerait à unir, par un phénomène de perception simultanée, le particulier et l'idéal, et aboutirait à transposer comme automatiquement dans un monde quasi-surnaturel tout le spectacle abordé par son esprit. À l'appui, Rivière cite ces mots, pris dans une lettre que lui adressa Fournier le 22 août 1906 : «*Mon livre futur sera peut-être un perpétuel va-et-vient insensible du rêve à la réalité*». Son esprit, encouragé par ce que ses études philosophiques lui avaient révélé de la théorie idéaliste du monde extérieur, visait à faire ce que fait l'enfant vis-à-vis des données de la réalité qu'il réagence et combine merveilleusement, jusqu'à pouvoir loger dans le château qu'il en forme tout ce que sa petite âme souffre et désire. Comme chez Rimbaud, tout spectacle, chez Fournier, revêt un aspect second ; mais, chez lui, ce ne sont pas les sens qui, à vrai dire, interviennent : c'est le cœur, c'est l'âme.

Il songea quelque temps à un ouvrage où il se proposait de «*supprimer les personnages et la petite histoire*» au profit «*des rêves qui se rencontrent*».

Puis il soumit à Rivière des ébauches d'un roman d'un genre particulier dont, sous l'influence de Laforgue, il voulait faire un poème, une résurrection continue de ces paysages solognots tendus de brumes dans une lumière envoûtante qui avaient enchanté son enfance, de ses rêveries d'adolescent, de ses impressions de lectures transposées. Il lui confia : «*Je veux montrer mon visage ! Je veux atteindre, au milieu de la vie même, ce qui est le plus merveilleux de moi-même. Mon idéal serait d'arriver à ce que ce trésor merveilleusement riche de vies accumulées qu'est ma simple vie, si jeune soit-elle, se produise au grand jour, sous cette forme de rêves qui se promènent.*»

Enfin, hostile à tout ce qui pourrait le séparer de sa terre et, plus généralement, du monde vivant, des êtres particuliers, comprenant qu'il trouverait ses sources d'inspiration dans le milieu populaire dont il sortait, il pensa à un roman paysan, avec pour titres (son indécision fut toujours très grande sur ce point) «*Les gens de la ferme*», «*Les gens du domaine*», «*La fille du domaine*».

Ce fut alors que survint l'événement capital de sa vie : le 1er juin 1905, jour de l'Ascension, il fit par hasard la rencontre de la jeune fille de ses rêves. Il en nota tous les détails.

Alors qu'il était allé visiter le «Salon de la Nationale» du Grand Palais, en descendant l'escalier de pierre, son regard croisa celui d'une grande jeune fille «*blonde, élégante, élancée*». Il raconta à Rivière : «*Quand je suis arrivé à sa hauteur, elle a un peu levé la tête : un visage d'une noblesse indicible... Elle a posé sur moi un regard si pur que je me suis arrêté.*» Subjugué par sa beauté et son charme, tombé aussitôt éperdument amoureux, il la suivit à distance le long du Cours-la-Reine jusqu'à l'embarcadère du pont Alexandre-III où elle prit un bateau à roue, qu'il prit aussi ; il continua à la suivre quand elle descendit au pont de la Tournelle, et qu'elle se dirigea vers son domicile, boulevard Saint-Germain. Il savait maintenant où elle demeurait, et, chaque jour, il revint devant l'immeuble. Le 10 juin, il aperçut son visage derrière une fenêtre, et la vit surprise, mais souriante. Le 11 juin, alors

que, depuis l'aube, il l'attendait devant sa porte, elle sortit enfin, un missel à la main. Elle allait monter dans un tramway ; il s'approcha d'elle, lui dit simplement : « *Vous êtes belle !* » Il allait écrire plus tard : « *Elle est si belle que la regarder touche à la souffrance.* » Rabroué mais non dépité, il la suivit jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Prés. Il attendit la fin de la messe, en amoureux fou et persévérant. Il l'aborda à nouveau, et elle accepta qu'il l'accompagne jusqu'au pont des Invalides. Ils eurent alors, au cours de cette promenade, une grande, belle, étrange et mystérieuse conversation, où celle qui s'appelait Yvonne de Quiévrecoort (il lui indiqua : « *C'est Mélisande que je vous nommais* ») lui apprit qu'elle était fiancée, et qu'elle allait épouser le mari que son père avait choisi : un médecin de marine. Mais, avant de se perdre dans la foule, elle se retourna vers lui, et, une dernière fois, le regarda longuement. Un an plus tard, à la date anniversaire, il l'attendit sur le Cours-la-Reine ; mais elle ne vint pas, et, le soir même, il confia à Rivière : « *Elle n'est pas venue. D'ailleurs fût-elle venue, qu'elle n'aurait pas été la même. [...] À moi qui demandais un grand amour impossible et lointain, cet amour est venu. Et maintenant je souffre.* »

Cependant, même s'il allait croiser d'autres femmes, il resta obsédé par cette rencontre bouleversante. Ses rêves s'étant aiguisés, il ne cessa de vivre dans cet amour fou et platonique, dans le souvenir de cette rencontre dont l'impression allait s'approfondir avec les années, allait déterminer sa vie entière, l'alimenter jusqu'au bout « de ferveur, de tristesse et d'extase » (Paul Archambault), car il éprouvait le désir impatient d'un bonheur absolu, le besoin inlassable de mystique et d'irréalité. Yvonne de Quiévrecoort allait rester le rêve de sa vie. C'est cet événement capital de sa vie qu'il allait transposer quasi littéralement dans son roman, « *Le grand Meaulnes* ».

En effet, sous le coup de cet événement, se produisit chez lui la « *cristallisation créatrice* ». Désormais, il voulut non seulement rappeler ses plus chers souvenirs d'enfance, mais aussi se défaire, sans le trahir, de son secret d'une aventure qui avait été sans lendemain. Rivière l'encouragea ou le freina discrètement, s'émerveilla et s'inquiéta, s'essouffla à sa poursuite... alors qu'il n'avait plus besoin d'autre évasion que celle qu'il avait trouvée en lui. C'est à travers ses confidences épistolaires qu'on découvre la genèse du « *Grand Meaulnes* », la lecture de la « *Correspondance de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* » s'imposant à tout admirateur du roman.

En 1905, il échoua au concours d'entrée à l'École Normale.

En 1906, il eut la révélation de Claudel qui lui apporta l'enrichissement, surtout émotif, d'un art de la totalité, à la fois parole et pensée, d'un monde à la fois extérieur et intérieur.

En octobre, installé à Paris avec sa grand-mère et sa sœur, il entra comme externe au lycée Louis-le-Grand, en rhétorique supérieure, avec la volonté bien arrêtée de réussir au concours de l'École Normale, qui lui fit écarter toute occupation littéraire.

En 1907, au terme d'une ultime année de « khâgne », il échoua une nouvelle fois. Il écrivit : « *Je suis refusé. Je suis plus bas que terre. Je suis anéanti, perdu.* »

Le lendemain de son échec, il apprit qu'Yvonne de Quièvrecoort s'était mariée.

Cette année-là, afin ne pas être confondu avec un célèbre pilote automobile de l'époque, il prit le pseudonyme d'Alain-Fournier. Il poursuivit son projet d'un roman qui, à la fin de 1908, reçut pour titre « *Le pays sans nom* », l'évocation du paradis perdu de l'enfance et les souvenirs de son adolescence commençant à s'harmoniser avec le souvenir de la rencontre de 1905, le rêve s'imposant, mais étant un « *réve entendu comme l'immense et imprécise vie enfantine planant au-dessus de l'autre et sans cesse mise en rumeurs par les échos de l'autre* », le merveilleux poétique et l'humble réalité quotidienne s'entremêlant.

Le 1<sup>er</sup> juin, il pressentit que son livre recélait « *un calme et un silence épouvantables, comme l'homme abandonné soudain de son corps au bord du Monde mystérieux* ».

Mais il lui fallut alors se soumettre à l'obligation du service militaire, qu'il commença en 1908. Il participa d'abord au peloton d'élèves-officiers à Laval, puis fut nommé sous-lieutenant à Mirande (Gers). Durant deux ans, il n'eut jamais que des loisirs imprévus et fort courts, et il ne put travailler alors qu'à des nouvelles et à de brèves esquisses, où il se montrait toujours hanté et d'une manière tout particulièrement douloureuse par le souvenir d'Yvonne de Quiévrecourt. Il est vrai que ce temps ne fut pas perdu pour lui : il l'employa à explorer la vie. Pour la première fois, il se trouvait en contact intime et familier avec les gens du peuple, ouvriers aussi bien que paysans. Rivière vit dans ce séjour à Mirande un moment important du développement de son ami : celui où sa nostalgie déborda. Mais il se trouve qu'il ne jouissait jamais mieux de la plénitude intérieure que lorsqu'il éprouvait la plus complète privation ; il n'était vraiment lui-même, et rassemblait toutes ses forces que dans l'instant où il se sentait abandonné de tout ce dont il avait besoin ; son âme se faisait grande de tout ce qui lui était refusé, de toutes ses déceptions, de toutes ses impuissances : ce qu'elle n'avait pu saisir, ce qu'elle ne saisirait pas fleurissait en elle tout à coup, irréel et présent, par le simple exercice de l'imagination.

Ce fut aussi au cours de son séjour à Mirande qu'il se sentit attiré par le catholicisme. Pendant l'été de 1909, il se rendit à Lourdes, paraissant alors saisi par l'angoisse religieuse. Mais cette voie d'ascétisme et d'anéantissement l'effrayait. Ce qu'il demandait à l'Évangile, et ce qu'il y trouvait, c'était, comme il le dit encore, «une réponse inépuisable à toutes ses questions d'homme» (lettre du 4 avril 1910).

Cette année-là, Jacques Rivière épousa Isabelle.

En 1910, son service militaire terminé, il chercha un emploi, et trouva, en avril, un poste de rédacteur de la chronique littéraire à "Paris-Journal". Il collabora aussi à diverses revues dont la "Nouvelle Revue Française" de Jacques Rivière ; il y plaça des articles et des nouvelles.

Il poursuivit l'écriture de son roman. Le 4 avril 1910, il écrivit à Rivière : «*Meaulnes, le grand Meaulnes, le héros de mon livre, est un homme dont l'enfance fut trop belle. Pendant toute son adolescence, il la traîne après lui. Par instants, il semble que tout ce paradis imaginaire, qui fut le monde de son enfance, va surgir au bout de ses aventures ou se lever sur un de ses gestes. Ainsi le matin d'hiver où, après trois jours d'absence inexplicable, il rentre à son cours, comme un jeune dieu mystérieux et insolent. Mais il sait déjà que ce paradis ne peut plus être. Il a renoncé au bonheur. Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en détacher. C'est le secret de sa cruauté. Il découvre la trame et révèle la supercherie de tous les petits paradis qui s'offrent à lui. Et le jour où le bonheur indéniable, inéluctable, se dresse devant lui et appuie contre le sien son grand visage humain, le grand Meaulnes s'enfuit, non point par héroïsme, mais par erreur, parce qu'il sait que la véritable joie n'est pas de ce monde.*» Il intitulait alors ce texte "Le jour des noces". Neuf chapitres furent écrits de ce qu'il appelait «*un roman d'aventures et de découvertes*». Le 24 août 1910, il précisa à Rivière : «*Je travaille simultanément à la partie imaginaire, fantastique, de mon livre et à la partie simplement humaine. L'une me donne des forces pour l'autre. Mais sans doute faudra-t-il que je renonce à la première : la seconde va tellement mieux.*» Le roman s'acheminait vers sa structure définitive en trois parties.

Cette même année, il entama une liaison avec Jeanne Bruneau, une modiste de la rue Chanoinesse rencontrée autrefois à Bourges, à laquelle il se donna tout entier alors qu'elle ne pouvait le comprendre. Aussi, le 19 octobre, écrivit-il à Rivière et à sa sœur : «*C'est fini*». Pourtant, ils se revirent, se reprirent, avant la rupture définitive qui ne se produisit qu'au mois d'avril 1912. Il confia dans sa correspondance : «*J'ai fait tout cela pour me prouver à moi-même que je n'avais pas trouvé l'amour.*» Mais elle lui inspira vraisemblablement le personnage de Valentine dans "Le grand Meaulnes".

Cette année encore, il commença à écrire à Péguy, lui disant : «*J'aime surtout votre façon d'aimer l'Évangile. De l'évoquer présent, vivant, humain, depuis le temps que dans les églises on le lit d'une*

*voix morne et morte.*», proclamant : «*Je dis, sachant ce que je dis, qu'il n'y a pas eu sans doute, depuis Dostoïevski, un homme qui soit aussi clairement homme de Dieu.*» Péguy lui renvoya l'ascenseur : «*Vous irez loin, Fournier. Vous vous rappellerez que c'est moi qui vous l'ai dit*» (16 septembre 1911). Puis ils se rencontrèrent, et, au matin du 14 juin 1912, il entreprit de l'accompagner dans son pèlerinage à Chartres, mais n'alla que jusqu'à Dourdan !

En 1911 et jusqu'en septembre 1912, tout à son travail, il ne s'en ouvrit guère à Rivière.

En 1912, il quitta la rédaction de "Paris-Journal", et, grâce à Péguy, devint le secrétaire de Claude Casimir-Périer, fils d'un ancien président de la République, et, bientôt, l'amant de son épouse de neuf ans son aînée, Pauline Benda, dite "Madame Simone", dite aussi "Simone le Bargy", bellissime et volcanique comédienne d'origine juive et bretonne, l'une des reines du Paris 1900, qui brûlait les planches des théâtres de boulevard, s'étant, en 1910, illustrée en Faisane du "Chantecler" d'Edmond Rostand, et qui collectionnait les maris. Ce fut une passion tout sauf platonique, et un dérangeant ménage à trois avec le mari trompé, qui fut mal vécu par Isabelle. Alain-Fournier fut donc un grand (mais hélas bref) séducteur.

Le 2 septembre 1912, il annonça à Rivière que son livre «*sera fini*» le 1<sup>er</sup> octobre, à raison d'un chapitre par jour, «*quand ça va bien*». En fait, il lui fallut un peu plus de temps.

Ayant découvert qu'Yvonne de Quiévrecourt, devenue Yvonne de Vaugrigneuse, vivait à Rochefort avec sa sœur et ses deux enfants, en mai 1913, il passa quelques jours avec elle. Il lui avoua son amour malheureux, lui disant : «*Les plus beaux jours de ma vie sont ceux où j'ai pensé le plus ardemment à vous.*» Il lui remit une lettre qu'il lui avait écrite en septembre 1912, et qu'il ne lui avait pas envoyée. Il lui annonça : «*Un long roman que j'achève et qui tourne tout autour de vous, de vous que j'ai si peu connue, paraîtra cet hiver.*»

Cependant, la persistance de son amour à lui et de son indifférence à elle le convainquirent de l'impossibilité d'une simple amitié. Il la quitta donc pour toujours. Il écrivit à Rivière, le 12 juillet 1913 : «*Le bonheur est une chose terrible à supporter - surtout lorsque ce bonheur n'est pas celui pour quoi on avait arrangé toute sa vie*» ; en septembre 1913 : «*C'est le seul être au monde qui eût pu me donner la paix et le repos. Il est probable que je n'aurai pas la paix dans ce monde.*»

Il acheva son roman. Or, ayant enfin terminé le manuscrit, et étant parti en promenade avec sa mère, passant devant le Panthéon, il lui dit : «*Tu vois, un jour, je serai là !*».

Il publia :

---

1913  
**"Le grand Meaulnes"**

Roman de 300 pages

### Résumé

Première partie

À Sainte-Agathe, un village français, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le narrateur, François Seurel, le fils d'instituteurs, un adolescent de quinze ans un peu rêveur, mène une existence paisible et routinière dans les bâtiments de l'école communale qu'il habite avec ses parents. Tout change quand, un jour de novembre, Augustin Meaulnes, un jeune homme de dix-sept ans, conduit par sa mère, le crâne ras, l'air venu d'ailleurs, vient s'inscrire comme pensionnaire à l'école. François partage désormais sa chambre avec le nouveau venu. Très rapidement, «*le grand Meaulnes*», ainsi baptisé par les autres

écoliers, transforme l'atmosphère de la classe, s'affirme comme tout à fait libre, profondément original, fantasque, étant de la race des «solitaires, des chasseurs et des hommes d'aventures». Aussi exerce-t-il une véritable fascination sur ses camarades et, en particulier, sur François qui lui voue une admiration et une amitié sans bornes.

«*Environ huit jours avant Noël*», M. Seurel veut qu'un élève aille chercher, à la gare de Vierzon, les grands-parents Charpentier de François. Il désigne Mouchebœuf. Meaulnes se tait. Mais une conversation, après l'école, dans l'atelier du maréchal-ferrant, le laisse songeur. Le lendemain, on s'aperçoit qu'il a disparu. Il a emprunté la voiture et la jument du père Fromentin. Le soir, un homme ramène la carriole, qui est vide. Meaulnes a disparu.

Il revient trois jours plus tard, harassé, mais avec un air étrange, auréolé de mystère parce qu'il porte, sous son habit d'écolier, «*un gilet de marquis*» en soie, et qu'il ne veut rien dire, qu'il demeure muré dans le silence. Il paraît désormais un être d'un autre monde, qui apporte «*autre chose*», la fraîcheur, l'indéfinissable, qui tient en lui un lourd secret qui excite la curiosité de tous les écoliers, car ils rêvent de conquérir, en s'en emparant, le suprême et impénétrable pouvoir de séduction dont dispose leur camarade. Cependant, ils en vinrent à s'éloigner de lui, excepté François, qui était intrigué parce que, la nuit, Meaulnes «*arpentait la chambre de long en large*», comme s'il voulait repartir. Il finit par lui livrer son secret.

En route vers Vierzon, il s'était égaré «*dans l'endroit le plus désolé de la Sologne*». Il avait trouvé asile chez des paysans qui lui proposèrent de mettre la jument à l'abri. Or elle s'enfuit. Il partit à sa recherche dans ce «*pays perdu*», mais en vain. Fourbu et blessé au genou, il passa la nuit dans une bergerie abandonnée. Au matin, il se remit en marche, et approcha d'un «*domaine mystérieux*», apercevant «*au-dessus d'un bois de sapins la flèche d'une tourelle grise. Quelque vieux manoir abandonné, se dit-il, quelque pigeonnier désert.*». Or, dans l'allée où il s'engagea, il fut saisi d'une tranquillité parfaite, avec le sentiment «*que son but était atteint et qu'il n'y avait plus maintenant que du bonheur à espérer*». Il découvrit un étrange château mi-réel mi-féérique, qui était délabré («*Tout y paraissait vieux et ruiné*») mais avait «*un mystérieux air de fête*», étant bruissant de jeux, de danses et de mascarades, étant peuplé d'enfants et d'adolescents qui semblaient y faire la loi, et qui, vêtus d'habits somptueux d'autrefois, dansaient, chantaient, tandis que se mêlaient à eux paysans et bohémiens ; il se demanda : «*Y aurait-il une fête en cette solitude?*» C'était ce que semblait présager l'affluence de voitures de tout genre. Émerveillé, il apprit qu'on allait accueillir le jeune châtelain, Frantz de Galais, et célébrer ses fiançailles avec une mystérieuse jeune fille qu'il devait ramener de la ville de Bourges, et que personne n'avait vue. Ayant aperçu de jolies fillettes en costumes anciens, pour ne pas les effrayer, il pénétra dans une chambre abandonnée où il ne tarda pas à s'endormir, non sans avoir cru entendre que «*le vent lui portait le son d'une musique perdue : c'était comme un souvenir, plein de charme et de regret*».

À son réveil, au matin, il découvrit, autour de lui, dans la pénombre, des vêtements d'autrefois qui semblaient placés là à son intention, et il mit, sous sa blouse d'écolier, «*un gilet de marquis*» en soie, et, par-dessus, un grand manteau au collet plissé. Il surprit alors la conversation d'étranges comédiens qui l'invitèrent à la fête costumée. Des enfants le conduisirent dans une grande salle où était disposé un grand repas. Il participa à une farandole «*à travers les couloirs du Domaine*», conduite par un grand pierrot. Le soir, «*un peu angoissé à la longue par tout ce plaisir qui s'offrait à lui*», il se réfugia dans un petit salon où il goûta «*le bonheur le plus calme du monde*», en écoutant une jeune fille jouer «*des airs de rondes ou de chansonnettes*» devant des enfants extasiés. «*Alors ce fut un rêve comme son rêve de jadis. Il put imaginer longuement qu'il était dans sa propre maison, marié, un beau soir et que cet être charmant et inconnu qui jouait du piano, près de lui, c'était sa femme.*» Le lendemain, près d'un étang, il aperçut deux femmes, «*l'une très vieille et courbée ; l'autre, une jeune fille blonde, élancée*», qui était la troublante pianiste de la veille. Il les suivit jusqu'au lieu où, parmi les festivités, étaient offertes des promenades dans une barque. Il y monta avec elles. «*À terre, tout s'arrangea comme dans un rêve... Il se trouva près d'elle sans avoir eu le temps de réfléchir : Vous êtes belle, dit-il simplement.*» La jeune fille lui indiqua : «*Je suis Mademoiselle Yvonne de Galais*», mais lui demanda de ne plus la suivre. Il lui dit son nom, et il s'enfuit, se reprochant sa témérité à l'égard de cette jeune dame magnifique dont il était tombé éperdument amoureux.

Or, brusquement, «*la fête étrange*» tourna court, car Frantz était revenu seul, désespéré, lui révélant : «*Ma fiancée a disparu, me faisant dire qu'elle ne pouvait pas être ma femme... Je n'ai plus envie de vivre.*» Et il s'enfuit en laissant à sa sœur un mot d'adieu. Les participants de la fête se dispersèrent, et, le charme étant rompu, Meaulnes dut se résoudre à un pénible retour. Tandis qu'une voiture le ramenait à Sainte-Agathe, il entendit un coup de feu, et aperçut le «*grand pierrot de la fête*» qui portait dans ses bras un corps humain.

## Deuxième partie

Lui ayant fait son récit, Meaulnes confie à François son impérieux désir de retrouver le mystérieux «*Domaine*» et la jeune fille dont il était tombé amoureux. Comme François brûle aussi de l'accompagner un soir, ils consultent tous deux la carte de la région ; mais il leur manque des indices pour localiser l'endroit, et leurs recherches, qui sont épiées par leurs condisciples, sont infructueuses. Or, un soir du mois de février, intrigués par des cris et des coups de sifflet, ils sortent dans la nuit, et tombent dans une embuscade. Un jeune bohémien au front bandé et des garçons du village leur dérobent alors la carte qu'ils avaient commencé à reconstituer. Le lendemain, le jeune bohémien devient élève à l'école, et s'impose bientôt comme un nouveau chef de bande. Pourtant, il rend à Meaulnes le précieux plan, qu'il a complété, indique qu'il a voulu se «*tirer une balle dans la tête*», et qu'il a été recueilli par des bohémiens, dont l'un, appelé Ganache, est celui qui l'accompagne. Meaulnes reconnaît dans le jeune bohémien «*le fiancé du Domaine inconnu*», et comprend que Ganache «*est le pierrot de la fête là-bas*». Le jeune bohémien propose à François et Meaulnes : «*Soyez mes amis [...] Jurez-moi que vous répondrez quand je vous appellerai*», et il révèle à Meaulnes l'adresse de «*la jeune fille du château*», à Paris. Et il disparaît, laissant ses amis dans l'incertitude.

Le village de Sainte-Agathe, où stationne la roulotte des bohémiens, est troublé par une série de vols, commis probablement par Ganache. Mais, aux premiers jours du printemps, les deux bohémiens donnent, sur la place, «*une grande représentation [...] pantomimes... chansons...fantaisies équestres*», à la fin de laquelle le jeune bohémien, en retirant son bandeau, révèle sa véritable identité : il est Frantz de Galais. Le lendemain matin, lui et Ganache disparaissent avant l'arrivée des gendarmes. Meaulnes perd ainsi le seul espoir qu'il avait de retrouver le «*sentier perdu*».

Mais il part pour Paris, officiellement pour aller y terminer ses études, en fait, dans le but de retrouver Yvonne. Ses recherches sont vaines, mais il apprend, de la bouche d'une jeune fille qui semble également guetter quelqu'un, qu'elle est mariée et qu'elle a quitté Paris. Il envoie à François des lettres désespérées. Puis il n'en envoie plus.

## Troisième partie

Plus d'un an après le départ de Meaulnes, François, alors qu'il est en vacances chez son oncle, Florentin, au village du Vieux-Nançay, à quelques kilomètres de Sainte-Agathe, découvre par hasard l'adresse du «*Domaine mystérieux*», qui s'appelle en fait «*le Domaine des Sablonnières*», et Florentin lui apprend qu'Yvonne de Galais n'est pas mariée, qu'elle habite dans une petite maison, avec son vieux père et le vieux cheval, Bélisaire. Il la rencontre, et, comme elle s'émeut au nom de Meaulnes, il comprend qu'elle ne l'a pas oublié. Il prévient immédiatement son ami, et le prie de revenir. Meaulnes lui confie son désespoir, et fait allusion à une «*lourde faute impardonnable*».

Florentin décide d'organiser «*une partie de plaisir*» à laquelle sont conviés Meaulnes, Yvonne et François. Celui-ci, avant d'annoncer la grande nouvelle à son ami, rend visite à sa tante, Moinel. Elle lui raconte une étrange histoire : un soir d'hiver, revenant d'une fête, elle a secouru et hébergé une jeune fille qui est ensuite partie à Paris pour y exercer son métier de couturière. Trop préoccupé de réunir Meaulnes et Yvonne, François prête peu d'attention à ce récit, alors que cette jeune fille, qui s'appelle Valentine, est la fiancée de Frantz.

Lors de la «*partie de plaisir*», au bord du Cher, Meaulnes et Yvonne se parlent intimement ; il la presse de questions, apprend que le château a été rasé ; que, pour payer les dettes de Frantz, la famille a dû vendre les bateaux et les poneys de la fête. Se rendant compte que «*le passé ne peut*

renaître», il reste sombre, comme absent, «comme un étranger, comme quelqu'un qui n'a pas trouvé ce qu'il cherchait et que rien d'autre ne peut intéresser», semblant enfermé dans une nostalgie destructrice, quelque chose l'empêchant d'être heureux avec Yvonne. À la fin de la journée, il se fâche parce que Bélisaire, le vieux cheval fatigué, a été si mal attaché qu'il s'est blessé. Cependant, «c'est ce soir-là, avec des sanglots qu'il demanda en mariage Mlle de Galais».

C'est «au commencement de février de l'année suivante» qu'est célébré le mariage dans «l'ancienne chapelle des Sablonnières». Mais, la nuit même des noces, aux abords de la maison des jeunes mariés, «un appel déjà entendu jadis retentit dans la grande sapinière» : c'est l'appel de détresse de Frantz qui, malheureux, vient rappeler à ses deux amis leur promesse de lui venir en aide, de chercher avec lui, à travers le monde, Valentine, sa fiancée jadis perdue. François tente de l'éloigner, mais Meaulnes, ayant entendu l'appel de son ami, malgré son amour pour Yvonne, le lendemain du mariage, disparaît, la laissant seule et inquiète.

Des mois passent. Meaulnes ne donne aucun signe de vie. François, nommé instituteur dans l'école d'un village voisin, vient en aide à Yvonne et à son père, devient peu à peu le confident de la jeune femme, et tente de la réconforter.

D'autres mois passent encore. Meaulnes ne donne toujours pas de nouvelles. Un jour, Yvonne apprend à François qu'elle est enceinte et mal portante. L'accouchement se passe très mal ; elle donne naissance à une fille, mais elle meurt le lendemain d'une embolie pulmonaire sans avoir revu Meaulnes. Le père d'Yvonne expire quelques mois plus tard. François devient légataire universel de la famille jusqu'au retour de Meaulnes, et s'occupe de la fille de son ami. Habitant désormais aux Sablonnières, il découvre par hasard un journal intime de Meaulnes qui contient de tristes aveux : à Paris, s'il avait cherché en vain Yvonne, il avait rencontré une couturière, Valentine Blondeau ; ils s'étaient aimés, et il lui avait promis le mariage, la convainquant d'abandonner son métier ; or, la jeune fille lui ayant donné, comme signe de tendresse, la dernière lettre qu'elle possédait de son ancien fiancé qu'elle avait «désespéré», ils avaient alors découvert qu'ils connaissaient tous les deux Frantz, s'étaient alors aperçus avec horreur que leur amour était impossible, et s'étaient séparés ; il annonçait que, rongé par le remords, et décidé à tenir sa promesse en réunissant Frantz et Valentine, il partirait, après son mariage avec Yvonne, afin de réaliser ce projet : «Je ne reviendrais près d'Yvonne que si je puis ramener avec moi et installer dans la "maison de Frantz" Frantz et Valentine mariés.»

## Épilogue

Un an plus tard, Meaulnes ramène Frantz et Valentine, qui sont mariés. Sa tâche accomplie, il revient aux Sablonnières, bouleversant la solitude dans laquelle s'était installé François qui lui présente sa fille. Comme il observe leurs premiers échanges, il fait cette constatation : «La seule joie que m'eût laissée le grand Meaulnes, je sentais bien qu'il était revenu pour me la prendre. Et déjà je l'imaginais, la nuit, enveloppant sa fille dans un manteau et partant avec elle pour de nouvelles aventures.»

---

## Analyse

(la pagination indiquée est celle du Livre de poche, dans la collection "Les classiques de poche")

---

### L'intérêt de l'action

«Le grand Meaulnes», qu'on peut considérer comme étant un roman autobiographique, Alain-Fournier ayant bien indiqué : c'est «une histoire assez simple qui pourrait être la mienne», est à la fois un roman d'aventures, un roman d'amour, un roman d'amitié.

Le roman d'aventures commence, comme il se doit, quand, dans l'univers le plus immobile, le plus calme, un petit village, une petite école, survient Augustin Meaulnes dans le quotidien du narrateur, le cercle de ses accoutumances étant rompu par son arrivée : «Je vis aussitôt qu'il se passait quelque

*chose d'insolite.» (page 16) - «Quelqu'un est venu, qui m'a enlevé à tous ces plaisirs d'enfant paisible. Quelqu'un a soufflé la bougie qui éclairait pour moi le doux visage maternel penché sur le repas du soir. Quelqu'un a éteint la lampe autour de laquelle nous étions une famille heureuse, à la nuit, lorsque mon père avait accroché les volets de bois aux portes vitrées. Et celui-là, ce fut Augustin Meaulnes...» (page 20).*

Puis a lieu la découverte du "Domaine" où l'adolescent séduit par l'aventure qu'est Meaulnes est présenté «comme un chasseur, à demi penché, prêtant l'oreille» (page 82). Comme il lui faut, pour céder aux séductions de l'aventure, suivre un itinéraire magique avant d'être initié aux mystères du «Domaine» par le port presque rituel d'un «costume d'étudiant romantique» qui fait de lui «un être charmant et romanesque» (page 68), le roman, suivant les méandres de ce qui caractérise un rêve (une suite de situations assez brièvement présentées, simplement mises bout à bout sans lien rationnel), effaçant la frontière entre le vécu et l'imaginaire, créant une atmosphère mi-réelle mi-féerique qui fascine, basculant du réel dans le merveilleux, devient un conte quelque peu fantastique, mélange subtil de brume et de lumière, essentiellement au cours de la fête qui n'a guère pour acteurs que des enfants, tantôt dansant avec légèreté, tantôt graves et silencieux, mais toujours gracieux.

La promenade sur la rivière, qui est toute élégance et toute grâce, baigne dans une atmosphère de «fêtes galantes» (première partie, chapitre 15), brutalement interrompue : «Mais soudain une rafale glacée venait rappeler décembre aux invités de cette étrange fête.» (page 70), comme si ce n'était qu'un mirage.

Dans la deuxième partie intervient le mystère des bohémiens, qui permet l'exploitation discrète du thème traditionnel de ce peuple nomade (d'où «la roulotte»), marginal, prodiguant aux sédentaires des divertissements (la «grande représentation» [page 108]), tout en se permettant la rapine.

Avec le pacte conclu entre trois amis, Alain-Fournier se rappelait Roland et Olivier, sinon les chevaliers de la Table ronde. D'ailleurs est évoquée, à propos du domaine des Sablonnières, «une pierre tombale sur laquelle étaient gravés ces mots :

*"Ci-gît le chevalier Galois*

*Fidèle à son Dieu, à son Roi, à sa Belle"*» (page 141).

Et le cri qui est l'appel de détresse de Frantz qui, malheureux, vient rappeler à ses deux amis leur promesse de lui venir en aide, de chercher avec lui, à travers le monde, Valentine, sa fiancée jadis perdue, fait songer au son du cor qui, dans "Hernani" de Hugo, retentit : Don Ruy Gomez, implacable, venant exiger le respect du pacte fatal auquel devra se plier le héros.

Meaulnes disparaît à nouveau, comme il l'avait déjà fait auparavant, laissant chaque fois, derrière lui, une fièvre qui ne s'apaise pas. Cela avait été habilement indiqué dès le début du livre où on lit que sa «fuite même ne nous a pas laissé de repos» (p.14) ; cela est habilement confirmé par la fin, qu'Alain-Fournier sut laisser ouverte puisqu'il évoque alors les «nouvelles aventures» (page 226) pour lesquelles Meaulnes part avec sa fille. Ce qui a d'ailleurs permis à Guillaume Orgel d'écrire une suite au "Grand Meaulnes", intitulée "La nuit de Sainte-Agathe", et publiée en 1988. Ainsi, avec l'épilogue, dont on peut se demander si c'est la dernière orchestration des thèmes du roman ou si c'est un retournement optimiste, Meaulnes ne cessera jamais de courir après la chimère.

En effet, le roman d'aventures est un roman de l'échec.

Sa quête fiévreuse étant devenue celle d'Yvonne, et la quête de Valentine par Frantz s'y joignant, le roman devient un roman d'amour, un roman troublant car il est, lui aussi, placé sous le signe d'un épais mystère. Si cet amour est d'abord le fervent premier amour, l'amour saisissant à ses débuts, il se heurte à des difficultés pathétiques. Dans sa quête d'un amour absolu, Meaulnes est conduit dans une impasse. Ainsi l'histoire, loin d'être mièvre, recèle une violence latente et des pulsions sexuelles intenses qui affleurent tout au long. Elle n'a donc guère de rapport avec la littérature pour adolescents qu'on a trop souvent cru y trouver. Le roman pourrait aussi bien s'intituler "La chute", voire "Crime et châtiment".

“Le grand Meaulnes” est aussi le roman de l’amitié qui unit les trois garçons, au nom de la fidélité à la parole donnée, car cela entre en conflit avec l’amour pour la femme, Meaulnes étant alors écartelé entre Yvonne et Frantz.

L’ensemble se déroule dans un «mélange subtil de brume et de lumière» (Paul Archambault), et, à mesure que le récit avance, l’intrigue se complique, le mystère progresse, les différentes quêtes suivent des pistes incertaines.

\* \* \*

Le roman est divisé en trois parties de longueurs presque identiques, construites de manière très parallèle, chacune en trois mouvements (l’attente, la recherche presque victorieuse, l’échec), semblant donc décrire une sorte de courbe irrégulière lentement ascendante, puis brutalement descendante. Cependant, il y a évolution et non répétition d’une partie à l’autre.

La première partie. Après le mystérieux et célèbre incipit : «*Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...*» (page 13), elle débute dans une sorte de douce torpeur (chapitre 1) qui se dissipe lentement jusqu’au départ de Meaulnes (chapitre 4). Puis le récit que fait Meaulnes de son équipée dont il a seulement ramené un gilet de soie (chapitre 7) se développe jusqu’à la fin. Mais, pour pitoyable que soit la déconvenue qui met fin à la fête, et pour brouillée que soit la piste, il ne désespère pas de la retrouver.

On note que, à l’intérieur de cette partie, le récit proprement dit de la fête suit le même processus imprimé à l’ensemble, les étapes étant :

- la découverte progressive du monde merveilleux de la fête enfantine (chapitres 7 à 14) ;
- le point d’orgue constitué par l’apparition éclatante d’Yvonne (chapitre 15) ;
- l’installation de l’inquiétude ;
- la dilution de la fête dans la tristesse d’un départ désordonné (chapitres 16 et 17).

Cette première partie est éblouissante, d’où la tentation qu’a le lecteur de concentrer son admiration sur elle, comme le fit d’ailleurs Gide qui écrivit, dans son “*Journal*”, le 2 janvier 1933 : «”Le grand Meaulnes” dont l’intérêt se dilue ; qui s’étale sur un trop grand nombre de pages et un trop long espace de temps ; de dessin quelque peu incertain et dont le plus exquis s’épuise dans les cent premières pages. Le reste du livre court après cette première émotion virginal, cherche en vain à s’en ressaisir... Je sais bien que c’est le sujet même du livre ; mais c’en est aussi le défaut, de sorte qu’il n’était peut-être pas possible de le “réussir” davantage.».

La deuxième partie. Elle débute dans l’exaltation de l’attente. Meaulnes n’est plus seul : François puis Frantz, d’abord déguisé en bohémien, le visage romanesquement recouvert d’un bandeau blanc, et semblant détenir des informations, se joignent à la recherche. Entre eux trois, un pacte de fidélité est conclu. Mais, au moment où l’espérance est portée à son comble, la roulotte disparaît et avec elle tout espoir de retrouver le «*Domaine*» et la jeune fille : «*La neige tomba [...] brouillant toute piste, effaçant les dernières traces*» (page 134). Il y a donc approfondissement du désespoir.

La troisième partie. Elle consacre l’échec du rêve. Les trois premiers chapitres, d’où Meaulnes et Frantz sont absents, décrivent un tranquille mais trompeur bonheur champêtre. Mais la révélation de l’amour malheureux de Frantz confirme l’échec définitif de Meaulnes dont le bonheur ne peut plus se cristalliser sur Yvonne. Ni le «*Domaine*» ni la jeune fille ne sont plus l’objet de son désir : leur mariage n’est qu’une duperie du destin. Dès lors, Meaulnes apparaît comme habité par la mauvaise conscience, et c’est le triomphe de la mort (celle d’Yvonne, celle de M. de Galais, celle de Bélisaire) et de la solitude (de Meaulnes et de François).

Le roman, où se produisent des ruptures de rythmes, une succession de recherches fébriles, d’exaltations passagères, de mornes retombées, est composé avec une rigueur extrême car rien n’est superflu, et avec une grande habileté car la découverte de nouvelles aventures exige d’incessants

retours en arrière. Son architecture permet donc que s'épanouisse d'abord l'aventure, puis qu'elle se rétracte quelque peu, avant de reprendre son élan, non sans que soit progressive la descente de Meaulnes en enfer, non sans qu'on assiste à la dégradation du rêve par le temps qui passe. Des printemps, des étés, des hivers se sont succédé, et ils ont tout abîmé : les lieux, les personnes, les sentiments (troisième partie, chapitre 6).

On peut regretter que l'histoire ait pris une tournure tragique. Mais, en fait, le roman acquiert ainsi un mystère supplémentaire, car «le lourd "secret" dont Meaulnes est le dépositaire permet non seulement de recomposer tous les chaînons du drame sous une forme quasi policière (qui contribue au suspense et au charme de la lecture) mais il prélude à l'étonnante réapparition de Meaulnes et à sa déroutante disponibilité. Le roman ne se referme pas sur des contours sécurisants, mais l'épreuve du deuil aidant, s'ouvre immédiatement à de nouvelles aventures.» (Daniel Leuwers)

On peut remarquer encore que chacune des trois parties comporte au moins un chapitre d'où se dégagent quelques-uns des sens du roman. Le chapitre 15 de la première partie (apparition d'Yvonne) est consacré au thème du bonheur céleste. Le chapitre 4 de la deuxième partie est consacré au thème de l'amitié entre les trois garçons qui sont liés par leur serment dans le culte du même idéal. Le chapitre 11 de la troisième partie est consacré au thème de l'échec de l'amour humain.

Sur ces états purement poétiques, s'achèvent, comme dans une extase, trois chapitres capitaux où se manifeste le décalage par rapport au réel (une bergerie, une chambre abandonnée) et une évocation féminine (la mère de François? son épouse imaginaire?).

\* \* \*

Alain-Fournier confia le récit à un narrateur, François Seurel, qui n'est pas seulement un témoin de l'action, un annonciateur des événements à survenir («*Une crise violente se préparait sous la surface morne de cette vie d'hiver*» [page 86]), mais aussi un protagoniste (ayant écouté le récit de Meaulnes, il se dit avoir été «*persuadé dès le début qu'il avait deviné juste et que devant [lui], loin de Meaulnes, loin de tout espoir, venait de s'ouvrir, net et facile comme une route familière, le chemin du Domaine sans nom*» [page 142]), et, à partir de ce moment, il va servir de «révélateur» des sombres courants qui parcourraient le récit fantastique). Cela amène à se demander si son écriture n'agit pas sur les faits, s'il n'imprime pas aux événements une griffe personnelle appelée à susciter peu à peu une sorte de contre-courant.

À cette narration s'adjoint le journal de Meaulnes. Mais le narrateur indique : il «*était rédigé de façon si hachée, si informe, griffonné si hâtivement aussi, que j'ai dû reprendre moi-même et reconstituer toute cette partie de son histoire.*» (page 212).

Alain-Fournier, avec ce roman ayant pour héros un adolescent vivant dans l'univers d'autres adolescents animés par l'esprit d'aventures et d'héroïsme propre à cet âge, fut tout à fait original. On y découvre la parole native d'un écrivain qui était plus dépendant d'un univers fantasmatique que d'un système esthétique.

---

## L'intérêt littéraire

Prenant la posture de l'écrivain sans maniériste, Alain-Fournier indiqua : «*Je me suis mis à écrire simplement, directement, comme une de mes lettres, par petits paragraphes serrés et voluptueux.*»

On relève bien quelques maladresses :

- «*Meaulnes hésitait s'il allait, par discréction, se retirer ou s'avancer...*» (page 76).
  - «*C'était autant qu'on pouvait deviner dans la nuit à ses formes massives, une roulotte...*» (page 81).
  - le recours aux mots «*l'écolier*» pour désigner Meaulnes (entre autres endroits, page 82).
- Mais l'ensemble du livre se distingue par la correction du style, par la recherche constante et presque austère d'une stricte élégance, par la finesse de l'écriture qui rend avec art l'amertume du souvenir, les vaines espérances et une douce nostalgie.

On goûte une langue quelque peu ancienne où «*saboter*» est intransitif (c'est «faire du bruit avec ses sabots»), où le «*cabriolet*» est un chapeau, où on rencontre un «*marmiteux*» (un «*pauvre*») et un «*amusard*» (une «personne qui mène une vie agréable et dissolue, en entraînant les autres dans cette voie»).

On remarque des constructions archaïques : «*Je lui persuadai d'attendre*» (page 108) - «*se persuader à elle-même*» (page 187) - «*il faut lui persuader...*» (page 199) - «*J'enseignerais les petits garçons*» (page 127) - «*Il s'agissait de lier partie avec ce cœur aventureux* » (page 188).

Surtout, on admire une langue classique qui, le plus souvent, se déploie sûrement :

- «*La lueur de la lune, quand le grand vent chassait les nuages, passait à travers les fentes des cloisons*» (page 51).
- «*Il se rappela un rêve - une vision plutôt, qu'il avait eue tout enfant, et dont il n'avait jamais parlé à personne : un matin, au lieu de s'éveiller dans sa chambre, où pendaient ses culottes et ses paletots, il s'était trouvé dans une longue pièce verte, aux tentures pareilles à des feuillages. En ce lieu coulait une lumière si douce qu'on eût cru pouvoir la goûter. Près de la première fenêtre, une jeune fille cousait, le dos tourné, semblant attendre son réveil... Il n'avait pas eu la force de se glisser hors de son lit pour marcher dans cette demeure enchantée. Il s'était rendormi... Mais la prochaine fois, il jurait bien de se lever. Demain matin, peut-être !...*» (page 52).
- «*Au faîte des arbres de la grande haie grésillaient les insectes du soir qu'on voyait, sur le clair du ciel, remuer tout autour de la dentelle des feuillages.*» (page 140).

Dans cette prose très sobre, se signalent quelques effets littéraires :

- Des alliances de mots étonnantes :
  - Le grand-père a un «*air broussailleux de grand berger gascon*» (page 30).
  - François entend, dans «*la parole perdue d'un piano*», «*une supplication au bonheur de ne pas être trop cruel*» (page 176).
- Des antithèses :
  - Yvonne a des «*traits [...] dessinés avec une finesse presque douloureuse.*» (page 69). Elle «*était la plus grave des jeunes filles, la plus frêle des femmes*» (page 199).
  - Elle pose sa main sur le bras de Meaulnes «*d'un geste plein de confiance et de faiblesse*» (page 170).
  - Frantz est un «*royal enfant en guenilles*» (page 180).
  - Il a imposé à ses amis «*ce terrible serment enfantin*» (page 180).

-Des hyperboles :

-Frantz est «*un esprit follement chimérique*» (page 188).

-Yvonne est «*la jeune fille la plus belle qu'il y ait jamais eu au monde*» (page 146). «*Ses chevilles étaient si fines qu'elles pliaient par instants et qu'on craignait de les voir se briser*» (page 71).

-Des comparaisons :

-Meaulnes est «*perdu dans ses réflexions, regardant comme à travers des lieues de brouillard*» (page 25).

-En hiver, la classe est «*comme une barque sur l'océan*» (page 26).

-Au village, «*la journée s'écoulerait tout entière comme une eau jaunie dans un caniveau*» (page 124).

-Des métaphores :

-La «*grande débâcle*» (page 188) de Frantz

-Des personnifications :

-«*L'haleine glacée de la nuit vint lui souffler au visage et soulever un pan de son manteau.*» (page 60).

-Des élans oratoires :

-«*Ah ! frère, compagnon, voyageur, comme nous étions persuadés, tous deux, que le bonheur était proche, et qu'il allait suffire de se mettre en chemin pour l'atteindre !*» (page 108).

-L'évocation morbide d'une sorte de nécrophilie : «*Agrippé au corps inerte et pesant, je baisse la tête sur la tête de celle que j'emporte, je respire fortement, et ses cheveux blonds aspirés m'entrent dans la bouche - des cheveux morts qui ont un goût de terre*» (page 203).

\* \* \*

On peut spécialement démontrer l'intérêt littéraire du roman par le commentaire d'un passage du chapitre 13 de la première partie :

«*Il était dans une petite cour formée par des bâtiments des dépendances. Tout y paraissait vieux et ruiné. Les ouvertures au bas des escaliers étaient béantes, car les portes depuis longtemps avaient été enlevées ; on n'avait pas non plus remplacé les carreaux des fenêtres qui faisaient des trous noirs dans les murs. Et pourtant toutes ces bâties avaient un mystérieux air de fête. Une sorte de reflet coloré flottait dans les chambres basses où l'on avait dû allumer aussi, du côté de la campagne, des lanternes. La terre était balayée, on avait arraché l'herbe envahissante. Enfin, en prêtant l'oreille, Meaulnes crut entendre comme un chant, comme des voix d'enfants et de jeunes filles, là-bas, vers les bâtiments confus où le vent secouait des branches devant les ouvertures roses, vertes et bleues des fenêtres.*

*Il était là, dans son grand manteau, comme un chasseur, à demi penché, prêtant l'oreille, lorsqu'un extraordinaire petit jeune homme sortit du bâtiment voisin, qu'on aurait cru désert.*

*Il avait un chapeau haut de forme très cintré qui brillait dans la nuit comme s'il eût été d'argent ; un habit dont le col lui montait dans les cheveux, un gilet très ouvert, un pantalon à sous-pieds... Cet élégant, qui pouvait avoir quinze ans, marchait sur la pointe des pieds comme s'il eût été soulevé par les élastiques de son pantalon, mais avec une rapidité extraordinaire. Il salua Meaulnes au passage sans s'arrêter, profondément, automatiquement, et disparut dans l'obscurité, vers le bâtiment central, ferme, château ou abbaye, dont la tourelle avait guidé l'écolier au début de l'après-midi.*

*Après un instant d'hésitation, notre héros emboîta le pas au curieux petit personnage. Ils traversèrent une sorte de grande cour-jardin, passèrent entre des massifs, contournèrent un vivier enclos de palissades, un puits, et se trouvèrent enfin au seuil de la demeure centrale.*

*Une lourde porte de bois, arrondie dans le haut et cloutée comme une porte de presbytère, était à demi ouverte. L'élégant s'y engouffra. Meaulnes le suivit, et, dès ses premiers pas dans le corridor, il se trouva, sans voir personne, entouré de rires, de chants, d'appels et de poursuites.*

*Tout au bout de celui-ci passait un couloir transversal. Meaulnes hésitait s'il allait pousser jusqu'au fond ou bien ouvrir une des portes derrière lesquelles il entendait un bruit de voix, lorsqu'il vit passer dans le fond deux fillettes qui se poursuivaient. Il courut pour les voir et les rattraper, à pas de loup, sur ses escarpins. Un bruit de portes qui s'ouvrent, deux visages de quinze ans que la fraîcheur du soir et la poursuite ont rendus tout roses, sous de grands cabriolets à brides, et tout va disparaître dans un brusque éclat de lumière.*

*Une seconde, elles tournent sur elles-mêmes, par jeu ; leurs amples jupes légères se soulèvent et se gonflent ; on aperçoit la dentelle de leurs longs, amusants pantalons ; puis, ensemble, après cette pirouette, elles bondissent dans la pièce et referment la porte.*

*Meaulnes reste un moment ébloui et titubant dans ce corridor noir.»*

On doit être sensible à l'expression du mystère et de l'insolite, à la technique de la description, aux temps verbaux, aux problèmes de focalisation.

### **1 - L'expression du mystère :**

À la quatrième ligne de l'extrait, une phrase met en relief l'impression qui se dégage, de manière inattendue, de vieux bâtiments abandonnés : «*un mystérieux air de fête*». La suite du texte explicite cette première impression double (mystère et fête), à travers des moyens stylistiques différents.

-Les procédés lexicaux : On remarque :

-Le champ lexical de la lumière et de la couleur : «*reflet coloré*» (lignes 5-6), «*allumer*» (ligne 6), «*lanternes*» (ligne 7) ; «*ouvertures roses, vertes et bleues*» (ligne 8).

- Le champ lexical des bruits de la fête : «*chant*» (ligne 7), «*voix d'enfants*» (ligne 7), «*rires, chants, appels*» (ligne 23), «*bruit de voix*» (ligne 25). L'idée de mystère ici vient de la difficulté d'identifier la double provenance des sons (quelle origine locale? quelles personnes?) et leurs explications. Les sons font penser à une fête, mais nul ne peut les expliquer.

- Le champ lexical de l'architecture : hésitation dans l'identification des lieux (hésitation soulignée par une énumération ponctuée par : «*bâtiment central*» (ligne 16), «*ferme, château ou abbaye*» (ligne 17). L'hésitation est aussi soulignée par l'expression «*une sorte de*» (ligne 19).

- L'insistance sur des «personnages» déguisés : «*extraordinaire petit jeune homme*» (ligne 11), «*cabriolets à brides*» (ligne 28), «*amples jupes légères*» (ligne 30), «*amusants pantalons*» (ligne 31).

-Les métaphores et les comparaisons, l'insistance sur les analogies : «*comme un chasseur*» (ligne 10, insistance sur une situation incongrue et donc empreinte de mystère), «*comme une porte de presbytère*» (ligne 21, comparaison soulignant les confusions de lieux et l'incongruité des rires dans un lieu religieux).

Le mystère vient de la difficulté d'identifier les lieux, qui relèvent d'endroits de significations différentes (château, souterrain, corridor insolite, presbytère...), de l'opposition lumière / ombre (ce que souligne l'oxymore «*ébloui / corridor noir*»), de la difficulté d'identifier les personnages et même le rôle de Meaulnes. Le mystère vient aussi de ce qu'il semble avoir été guidé vers les lieux de la fête, comme si on l'y attendait. Le mystère vient aussi du personnage singulier qu'il rencontre soudain.

### **2 - Un personnage insolite**

Le personnage rencontré est lui-même mystérieux, ce qui se perçoit à son apparence, à la soudaineté de son apparition, à son rôle de guide.

Des caractérisations insistent sur l'insolite : le caractère extraordinaire est rendu par l'étrangeté du chapeau (forme et luminosité), l'immensité du col, la démarche élastique et rapide, comparable à celle d'une marionnette (salut automatique).

La présentation du personnage se fait à travers une description et un comportement. La description porte sur ses vêtements, et elle semble inachevée, comme le suggèrent les points de suspension de la ligne 13. Le comportement est donné de manière narrative ; il est toujours désigné par des périphrases : «*petit jeune homme*» (ligne 11), «*Cet élégant*» (lignes 13-14), «*curieux petit*

personnage» (ligne 18), «L'élegant» (ligne 22). L'insistance sur sa petite taille donne l'impression qu'il vient d'un univers semblable à celui d'"Alice au pays des merveilles". Le trouble du héros est marqué essentiellement par ses hésitations.

Le personnage est présenté comme sorti d'on ne sait où, et il disparaît après un rapide passage («sortit» [ligne 11], «disparut» [ligne 16]), ce qui accentue le mystère qui entoure cette apparition.

### 3 - Les temps verbaux

L'épisode est presque entièrement rapporté au passé (imparfait et passé simple). Pourtant, la fin (à partir de la ligne 27) est au présent, ce qui crée un effet de rupture. On peut s'interroger sur la signification de ce changement de temps. Si l'on regarde de près les verbes des dernières lignes, on remarque :

- L'emploi du présent : «s'ouvrent» (ligne 27), «tournent» (ligne 30), «se soulèvent» (ligne 30), «se gonflent» (lignes 30-31), «on aperçoit» (ligne 31), «bondissent» (ligne 32), «referment» (ligne 32), «reste» (ligne 33). Cet emploi actualise la scène, la rend soudain très proche, immédiate, visuellement, non seulement pour Meaulnes mais surtout pour le lecteur devenu soudain spectateur privilégié d'un aspect de la fête. L'utilisation de «on» (qui peut englober le narrateur) accentue cet effet. Il s'agit d'un rapprochement dans l'espace et le temps : la scène est immédiatement perceptible. Le lecteur est exactement dans la situation du personnage, il peut presque se confondre avec lui.

- L'emploi du passé composé : il situe une action dans le passé par rapport au moment présent qui en souligne les effets (les visages sont encore roses).

- Le futur périphrastique («va disparaître» [ligne 28]) : il marque la proximité et surtout la certitude de la réalisation d'une action. Ici, cet emploi souligne la supériorité du narrateur, qui sait déjà la suite et qui l'annonce par anticipation, donnant au lecteur la même supériorité (il est important de rappeler ici que le narrateur est François Seurel, et qu'il raconte ce dont Meaulnes lui a fait lui-même le récit). Le narrateur omniscient rend son lecteur omniscient, et joue sur ce que savent respectivement le lecteur et le personnage.

Ce qui ressort du texte est l'ambiguïté de la focalisation avant les dernières lignes au présent. Le jeu des comparaisons, métaphores et atténuations (référence de l'expression «sorte de») laisse le lecteur perplexe : si l'on considère que le passage est écrit en focalisation interne (à partir de la ligne 4 et jusqu'à la ligne 27), il s'agit de la vision qu'a eue Meaulnes, et l'on comprend ses hésitations et ses difficultés d'identification : le domaine est pour lui réellement mystérieux. Cela n'empêche pas de se demander si les hésitations ne sont pas celles du narrateur, bien qu'il affiche sa connaissance des lieux (explications des lignes 1-4). Dans ce cas, ce qui est mis en cause est l'attitude du narrateur par rapport à ce que lui a raconté le personnage. Dans une situation de ce genre (extrait de texte séparé de son contexte), on perçoit les limites de l'interprétation des modalités d'écriture et les dangers d'une interprétation qui ne tiendrait pas compte d'une énonciation complexe qui oblige à la relecture du contexte. Il est dit en effet au chapitre 8 : «Mais aujourd'hui que tout est fini, qu'il ne reste plus que poussière, de tant de mal, de tant de bien, je puis raconter son étrange aventure.»

### Conclusion :

Dans ce récit d'une expérience étrange, on remarque :

- l'importance de l'énonciation et de la focalisation dans l'analyse et l'identification de la relation personnage / lecteur / narrateur ;

- le caractère onirique de l'expérience rapportée, dont la tonalité s'oriente parfois vers le fantastique.

\*\*\*

Si cette œuvre fine qu'est "Le grand Meaulnes" a été composée par un jeune homme, si elle est traversée par un souffle d'inspiration rare, emporté et naïf, c'est en fait un livre de maturité, un roman poétique où Alain-Fournier chercha moins à bâtir une intrigue et des personnages qu'à susciter une atmosphère onirique, une beauté énigmatique.

## L'intérêt documentaire

Si "Le grand Meaulnes" est une histoire très romanesque, Alain-Fournier, qui s'affirmait comme un provincial qui n'avait jamais oublié le «*merveilleux pays de son enfance*», eut l'art, comme Nerval dans "Sylvie" ou Fromentin dans "Dominique", de la placer dans un cadre rendu avec une grande précision des détails, faisant jaillir la poésie de la féerie comme du réel, celui-ci étant d'ailleurs capté par les yeux encore enfantins du narrateur, un adolescent prompt à effacer toute ligne de démarcation entre ce qui est regardé et ce qui est désiré.

Ce pays, c'est la Sologne, terre de landes, de forêts, d'étangs, de jardins, de chemins creux, qui est décrite avec une complicité familiale.

Élément esthétique ou orchestration d'états d'âme, la nature est toujours replacée dans le contexte des saisons.

Sont évoqués l'hiver et ses rudes frimas : «*Le grand vent et le froid, la pluie ou la neige, l'impossibilité où nous étions de mener à bien de longues recherches nous empêchèrent, Meaulnes et moi, de reparler du Pays perdu avant la fin de l'hiver*» (page 85). Mais, s'il est froid, il est étincelant aussi sous le soleil, qui transfigure d'ailleurs la classe qui devient «*claire, au milieu du paysage gelé, comme une barque sur l'océan*» (page 26) ; il agrandit encore l'immense plaine où avance Meaulnes, «*ces horizons lointains, ce grand ciel blanc où se perdait le regard*» (page 44).

Revient le printemps : «*Une brise délicieuse comme une eau tiédie coulait par-dessus le mur, une pluie silencieuse avait mouillé la nuit les feuilles des pivoines ; la terre remuée du jardin avait un goût puissant, et j'entendais, dans l'arbre voisin de la fenêtre, un oiseau qui essayait d'apprendre la musique*» (pages 107-108). Le printemps peut exprimer l'espérance. Mais voici l'après-midi où le soleil frappe dur, et, «*de loin en loin un coq criait, cri désolé !*» (page 121), la sensation étant donc ici directement traduite en état d'âme.

C'est que la nature s'accorde aux sentiments : tantôt, elle se fait complice du souvenir : «*Le vent lui portait le souvenir d'une musique perdue*» (page 56) ; tantôt, elle s'adoucit comme attendrie par la jeunesse et la beauté (page 97) ; tantôt, dans sa dureté glaciale, elle efface les traces du bonheur ancien : «*Ce fut un nouvel hiver, aussi mort que le précédent avait été vivant d'une mystérieuse vie.*» (page 134).

Alain-Fournier décrivit les lieux (Sainte-Agathe, la rivière, la Ferté d'Angillon) minutieusement, comme s'il avait voulu fixer à tout jamais ses lumineux souvenirs d'enfance. Pour son «*Sainte-Agathe*», qui est perdu au fond de la Sologne, qui, situé au cœur d'une immense plaine coupée d'un marais, avec une forêt qui s'étend au loin, est isolé du monde, se trouvant à 14 km de la gare de la Ferté-d'Angillon, où on se rend en empruntant la carriole d'un fermier, il s'inspira du village d'Épineuil-le-Fleuriel à l'extrémité sud-est du Cher.

L'école, point de départ de l'aventure, est bien restituée avec sa «*grande cour glacée, ravinée par la pluie*» (page 24), «*la petite grille rouillée*» qui grince (page 14).

Les élèves sont de petits paysans qui ont «*dans leurs blouses un goût de foin et d'écurie*» (page 33) ; Meaulnes lui-même n'a extérieurement rien du jeune premier romantique : il apparaît avec «*un chapeau de feutre paysan et sa blouse noire sanglée d'une ceinture*» (page 18), avec «*ses souliers ferrés pleins de terre encore*» (page 75) ; il a «*les cheveux complètement ras comme un paysan*» (page 18).

L'atmosphère de la salle de classe revit, avec ses bruits familiers : frottement de sabots, chuchotements (page 26), coups de règle autoritaires du maître (page 22). Des élèves sont chargés de l'allumage du poêle le matin (page 41) ; le soir, ils balaient la classe, tandis que le maître «*transportait le feu du poêle de la classe dans la cheminée de la salle à manger*» (page 20). Sont mentionnés aussi les jeux, les batailles, les galopades qui cessent quand on s'installe dans la longue veillée d'hiver. On constate que les élèves et la famille de l'instituteur vivent en symbiose : on travaille, et, pendant l'été, on organise aussi des pique-niques et des baignades dans le Cher (pages 138-140).

L'enseignement est donné par un couple d'instituteurs. Lui, M. Seurel, enseigne aux grands du «*Cours supérieur*» dont les plus travailleurs préparent l'École normale, suprême ambition intellectuelle et promotion sociale. Sa femme, Millie, a en charge les petits.

Le niveau de vie de la famille est modeste, comme le montre le tableau des soirées où Millie s'épuise la vue en travaux d'aiguille. Et la régularité de cette vie n'est guère rompue que par la douceur des promenades à la campagne, dans le soleil ou dans la neige, et par les rares jours de fête, parmi lesquels la venue des grands-parents, qui tient lieu de fête rituelle (pages 29-30).

L'évocation du paradis perdu de l'enfance baigne dans une observation de la réalité paysanne aussi attentive que nostalgique, le tableau de la vie dans la campagne enchanteresse de la Sologne étant empreint à la fois de poésie et de réalisme.

Alain-Fournier restituait bien *la France rurale* du début du XXe siècle, avant 1914. On voit les paysans mener une existence empreinte d'une certaine monotonie. En semaine, le village est désert en raison des travaux des champs ; seuls les cortèges d'enterrement viennent parfois jeter de l'animation : c'était «*le seul spectacle de la journée qui s'écoulerait tout entière comme une eau jaunie dans un caniveau*» (page 124). Le dimanche, la vie se concentre sur la place de l'église : sorties des offices, cortèges des baptêmes, pompiers faisant l'exercice ; puis les hommes vont à la pêche ou se rassemblent au café, tandis que les femmes se rendent visite (page 14). Le grand événement annuel est le Quatorze Juillet qu'on célèbre par un feu d'artifice

Les paysans s'entraident comme le prouvent le prêt de la voiture de Fromentin et de celle de Martin (page 25). Toutefois, pour eux, ce qui est dû est dû, il faut tenir parole, sinon «*le paysan est là, immobile, entêté, son chapeau à la main, comme quelqu'un qui demande justice*» (page 29). Et ils manifestent leur méfiance à l'égard des étrangers, ce qui se vérifie aussi bien de la part des enfants (Meaulnes puis le mystérieux bohémien sont d'abord mis en observation) que des adultes (hostiles aux bohémiens qui sont soupçonnés de s'attaquer aux poulaillers (page 104).

Si, dans l'accès au «*pays perdu*», la topographie semble tourmentée et indéchiffrable, opposant des obstacles (chemins tortueux, haies infranchissables) ; si le château, qui est présenté comme le «*Domaine mystérieux*» puis comme le domaine des Sablonnières, peut paraître improbable, on a pu déterminer qu'il se trouverait entre le Vieux-Nançay et La Chapelle-d'Angillon, lieu de naissance d'Alain-Fournier, où, à la sortie nord du village, un hameau porte d'ailleurs le nom de Sablonnières.

Avec ce château délabré et cette famille qui souffre des «*aventures déplorables*» (page 188) du fils, Frantz, qui «*avait fait des dettes*» (page 170), M. de Galais étant ruiné après l'échec du mariage avec Valentine, qui aurait permis de «*redorer le blason*», apparaît la décadence pathétique d'une certaine aristocratie rurale.

La concomitance du monde paysan et du monde aristocratique est bien marquée par la tenue de Meaulnes lorsqu'il revient à Sainte-Agathe : il porte toujours sa «*blouse noire extraordinairement fripée et salie*» ainsi qu'une «*espèce de paletot gros bleu*» ; mais, sous ces vêtements grossiers de grand écolier de village, apparaît «*un étrange gilet de soie*» avec «*de petits boutons de nacre*», «*comme devaient en porter les jeunes gens [...] dans les bals de mil huit cent trente*» (page 39).

Enfin, face au calme rassurant qu'offre la Sologne se dressent la tristesse de Bourges et surtout l'épouvante de Paris qu'Alain-Fournier, écrivain résolument solognot, avoua rageusement, à son ami, Jacques Rivière, avoir «*détesté d'une haine de paysan*». Cela contribua à la fois à estomper et à revaloriser le «*Domaine*» mystérieux.

## L'intérêt psychologique

Si, dans "Le grand Meaulnes", Alain-Fournier livra quelques notations psychologiques de valeur générale (comme la mention de «*cette confiance et ce besoin d'amitié qu'ont les enfants, la veille d'une grande fête*» [page 61] ; comme la mention de «*cette légère angoisse qui vous saisit à la fin des trop belles journées*» [page 74]), sont plus essentiels les portraits des personnages, surtout les jeunes gens qui sont observés lors du passage fondamental de l'enfance heureuse et paisible à l'adolescence, temps où Meaulnes et Frantz se raccrochent désespérément car tous les rêves y paraissent possibles, mais aussi tous les déchirements, les angoisses, les engagements sans restriction dans l'amitié, l'amour fou, l'amour impossible, la recherche de bonheurs bancals, ce passage à l'âge adulte se faisant mal, comme si l'auteur lui-même ne l'acceptait pas.

On peut examiner les personnages :

-En ce qui concerne les parents, on remarque que, curieusement, la figure du père est effacée : Meaulnes n'a plus de père ; mais François, quand il découvre son nouveau camarade, est d'abord fasciné par les relations étonnantes qui l'unissent à sa mère. M. Seurel, le père de François, est nimbé d'une évanescence qui trouve une contrepartie lumineuse dans sa mère qui est d'ailleurs désignée par son prénom, «*Millie*», qui est pénétrée de son admiration envers ce fils «*aimant à lui faire plaisir*» (page 17), tandis que, pour sa part, il éprouva de la frustrations en étant obligé, quand elle s'enfermait pour coudre dans «*sa chambre obscure*», d'attendre, «*en lisant dans la froide salle à manger*», qu'elle ouvre la porte pour lui montrer «*comment ça lui allait*» (page 15) !

-Le narrateur, François Seurel est d'abord un adolescent calme et posé, le sage fils d'un instituteur, un écolier studieux, qui souffre de la froideur des relations avec ses parents, et d'abord envie Meaulnes parce que cet autre fils reçoit de l'affection ; c'est d'ailleurs la première raison pour laquelle il se sent attiré vers lui. Un autre désir, encore plus trouble que le premier, se manifeste quand Meaulnes, revenu de son escapade, le soir venu, se déshabille dans la mansarde sous les yeux de son compagnon ; à l'heure où il n'a encore rien confié de son aventure, seule la présence de ce corps, lentement dévoilé, atteste de la réalité d'une vie étrange, dont il revient pour en faire durer la substance. Aussi, même s'il est moins téméraire, va-t-il être prêt à se joindre à son ami dans sa recherche du domaine perdu, dans sa fugue sur les grand-routes, dans sa quête fiévreuse de l'amour. Se souvenant de ses lectures, il se dit prêt à chercher «*le passage dont il est question dans les livres, l'ancien chemin obstrué, celui dont le prince harassé de fatigue n'a pu trouver l'entrée*» (page 120).

Plus tard, il peut faire progressivement entendre la voix de la maturité. Et il semble longtemps être comme asexué jusqu'à ce que, quand son ami a, à nouveau, disparu, il devienne auprès de son épouse le «*compagnon d'une attente dont nous ne parlions pas*» (page 191) et que, surtout, une fois Yvonne morte, il ose le geste d'une possession dérisoire, toujours souhaitée, jamais osée avant l'instant où il porte dans ses bras le cadavre de celle qu'il avoue enfin aimer : «*Agrippé au corps inerte et pesant, je baisse la tête sur la tête de celle que j'emporte, je respire fortement, et ses cheveux blonds aspirés m'entrent dans la bouche - des cheveux morts qui ont un goût de terre*» (page 203). Et son désir prend encore une dernière forme quand, en gardant la fille de Meaulnes, il voudrait donner réalité au rêve d'être son père, rêve dont l'effondrement est marqué, dans l'épilogue, par, dans la description de la réaction de la petite fille au retour de son père, cet écart de registre : «*Comme Augustin, la tête penchée de côté pour cacher et arrêter ses larmes, continuait à ne pas la regarder, elle lui flanqua une grande tape de sa petite main sur sa bouche barbue et mouillée.*» (page 226).

Ainsi, François Seurel n'a osé ni être homosexuel ni hétérosexuel, est resté vierge, condamné à perpétuité à regarder la vie des autres sans vivre la sienne !

-Augustin Meaulnes. Ce jeune paysan du Cher, grand écolier solitaire et fantasque, à l'étroit dans son corps d'adolescent, réfractaire à la société où il doit évoluer, ardent et fugueur, admiré par ses camarades de classe qu'il emmène dans les rues du bourg après les cours, se révèle, en fait, envahi par ce que Baudelaire avait nommé le spleen, mais aspire à une vie plus forte, plus riche. Dans une

lettre à Jacques Rivière du 4 avril 1910, Alain-Fournier lui confia : «*Le héros de mon livre est un homme dont l'enfance fut trop belle. Pendant toute son adolescence, il la traîne après lui. Par instants, il semble que tout ce paradis imaginaire qui fut le monde de son enfance va surgir... Mais il sait déjà que ce paradis ne peut plus être. Il a renoncé au bonheur.*» En effet, cherchant à ressaisir ce que Gide appela une «première émotion virginale», il est tendu vers le rêve d'un bonheur qui le rend désormais inapte à tous les autres, vers la recherche de l'infini de l'émotion à travers l'amour. À la fois l'instrument et le possédé du merveilleux, il est le prisonnier d'un monde mystérieux. Il met toute son âme et son cœur, toute son ambition, dans cette aspiration. Il joue sa vie dans l'absolu de son désir, et cela fait de lui un être séparé, incapable de trouver la paix et le contentement avec une personne réelle.

À sa propre recherche d'Yvonne vient se substituer celle que lui impose le pacte conclu avec Frantz. Mais, au lieu de remplir la mission qui lui incombe alors, celle de lui ramener sa fiancée, il le trahit en s'unissant à elle, se sentant alors coupable d'une «*lourde faute impardonnable*» (page 63), qui explique, alors qu'il est uni à Yvonne (dans un chapitre qu'avec un humour noir Alain-Fournier intitula «*Les gens heureux*» !) qu'il soit troublé par les «*remords ignorés*», les «*regrets inexplicables*», la «*peur de voir s'évanouir bientôt entre ses mains ce bonheur inouï qu'il tenait si serré*», la «*tentation terrible de jeter irrémédiablement à terre, tout de suite, cette merveille qu'il avait conquise*» (page 183) car il considère que ce bonheur lui est désormais interdit, avouant : «*C'était mon ami, le meilleur, c'était mon frère d'aventures, et voilà que je lui ai pris sa fiancée !*» (page 216). Et, Yvonne morte, si lui reste sa fille, il est, imagine François, encore prêt à partir ou repartir, orgueilleusement, «*pour de nouvelles aventures*» (page 226). C'est son destin et aussi sa noblesse. Si on assiste à sa progressive descente en enfer, il assume sa culpabilité, et la dépasse.

-Frantz de Galais. On le découvre d'abord en «*très jeune homme*» qui «*marchait sans arrêt, comme affolé par une douleur insupportable*» (page 75). Il se révèle l'adolescent qui refuse de devenir un adulte, disant, en parlant de Jasmin Delouche : «*Quelle idée de faire l'homme à dix-sept ans ! Rien ne me dégoûte davantage*» (page 103), demeurant, même si les années passent, «*de cœur, [...] plus enfant que jamais : impérieux, fantasque et tout de suite désespéré*», un «*royal enfant en guenilles*» (page 180). Il est en fait meurtri et déchiré par un drame qui s'introduit dans l'histoire, qui est dû au fait que ce jeune aristocrate qui est, selon sa sœur, insouciant et casse-cou, qui se conduit avec beaucoup de légèreté, accumulant des dettes qui ruinent sa famille, s'est vu rebuté par une fiancée qui aurait permis de les épouser, et arrive seul à ses fiançailles, pour mettre fin à une fête prévue pour lui, détournée par Meaulnes en la célébration de sa rencontre avec Yvonne de Galais. Mais il revient les séparer au soir de leurs noces. Pourtant, selon Valentine, il lui promettait, «*comme un enfant qu'il était [...] une chaumière perdue dans la campagne*», près de laquelle, «*cachés dans les bosquets, des enfants inconnus [leur] auraient fait fête*» (page 301). C'est au nom de cet espoir qu'il impose à ses deux amis «*ce terrible serment enfantin*» (page 180) que Meaulnes tiendra à respecter, sans qu'il apparaisse quelque contrepartie de la part de celui que, d'ailleurs, le romancier a abandonné !

On peut voir en Meaulnes et Frantz des doubles, tous deux, même si le temps passe, si les épreuves se succèdent, ne semblant pas vieillir, demeurant des adolescents qui refusent d'entrer dans le monde adulte, restant perdus dans leur désir d'absolu, ignorant les servitudes concrètes de l'existence, étant, de ce fait, nimbés d'un grand charisme.

-Yvonne de Galais. Transposition romanesque à la fois de la sœur d'Alain-Fournier, Isabelle, et surtout d'Yvonne de Quièvrecourt (voir plus haut - il donna à sa déception sentimentale une ampleur poétique et spirituelle), cette châtelaine désirée est sublimée en une inoubliable icône. Elle éblouit à sa première apparition, curieusement pas tant Meaulnes («*une jeune fille blonde, élancée [...] sous une lourde chevelure blonde, un visage aux traits un peu courts, mais dessinés avec une finesse presque douloreuse*» [page 69]) que François qui s'exalte : «*La jeune fille la plus belle qu'il y ait jamais eu au monde / Jamais je ne vis tant de grâce s'unir à tant de gravité. Son costume lui faisait la taille si mince qu'elle semblait fragile [...] C'était la plus grave des jeunes filles, la plus frêle des femmes. Une lourde chevelure blonde pesait sur son front et sur son visage délicatement dessiné,*

*finement modelé. Sur son teint très pur, l'été avait posé deux taches de rousseur.»* [page 146]). Lui sont donc attribuées une grâce et une fragilité presque célestes. Aussi inspire-t-elle à l'un un amour presque mystique, à l'autre une amitié toute spirituelle.

Mais, dans la suite, elle perd sa douce aura poétique, et n'est plus que la figure assez conventionnellement pathétique de la femme abandonnée, disparaissant même dans son sacrifice.

**-Valentine.** Inspirée par Jeanne Bruneau, elle demeure en fait absente, une menace qui reste invisible qui, pourtant, effrite insidieusement Yvonne de Galais par son intrusion, et précipite indirectement sa disparition.

Ainsi, Alain-Fournier, s'il se servit de femmes qu'il a connues, ne leur a donné qu'un rôle très limité. Chez lui, la femme semble toujours impuissante à combler l'insatisfaction du héros, et, bien vite, il apparaît qu'elle ne saurait se conquérir hors d'une relation fautive, vicieuse. L'adultère se profile dans les chassés-croisés à la faveur desquels Meaulnes, cherchant Yvonne, trouve Valentine

Le roman est donc d'abord une histoire d'hommes. Aussi n'a-t-on pas manqué d'y déceler une homosexualité latente dont l'aveu est pourtant toujours différé !

Et, alors que le livre est traversé par une obsédante revendication de «pureté», qu'entre la pulsion et ses objets sont accumulés à plaisir les obstacles, on décèle de vaines tentatives pour conjurer des hantises autrement indicibles. Se révèlent des passions non dites, s'épanchent des révoltes contenues, par lesquelles cherchent à se commettre des infractions rêvées contre les normes de la société, la transgression d'interdits, dans l'école, dans la famille, dans les relations interpersonnelles, n'étant autorisées qu'au prix des alibis commodes offerts par la métamorphose en l'autre, le déguisement (motif récurrent du texte), l'échange d'identité, voire d'état-civil.

On peut remarquer que les personnages forment des trios, en écho à celui composé d'Henri-Alban, Isabelle et Jacques Rivière : tout cela fait comme si le livre magique était enrobé de biographique.

Tout le livre montre un continual contraste entre la rêverie infinie, dont les deux personnages principaux sont prisonniers, et la simplicité, le réalisme avec lesquels Alain-Fournier peignit les circonstances physiques et psychologiques autour d'eux.

---

### L'intérêt philosophique

“Le grand Meaulnes” est une œuvre symbolique où le romantisme est d'abord exalté puis dénoncé.

Alain-Fournier, en donnant forme à d'anciens rêves, inscrivit son roman dans la lignée de ces œuvres des romantiques allemands (Hoffmann, Richter, etc.) ou français (Nodier [les contes “Le pays du rêve”, “La neuvaine de la Chandeleur”], Nerval [le poème “Fantaisie”, les nouvelles “Sylvie” et “Aurélia”], Baudelaire [le poème “La vie antérieure”], Verlaine [le poème “Mon rêve familier”]), qui sont fondées sur le contrepoint de la vie et du rêve, du présent et du passé, du souvenir et de la rêverie ; qui sont dominées par la même atmosphère de rêve, la même nostalgie pour un passé plus ou moins imaginaire parfois transfiguré dans une époque lointaine et aristocratique, la même fascinante et subtile mélancolie, le même itinéraire spirituel, la même recherche d'un bonheur simple et épuré mais désespérément hors d'atteinte.

On peut aussi envisager une filiation avec “Dominique” (1863), le roman à demi autobiographique et tout en demi-teintes du peintre Eugène Fromentin, où l'orphelin sauvage, instinctif et très sensible qu'est Dominique de Bray, qui vit à la campagne (abondent les descriptions de la Saintonge), s'adonne à la poésie, n'a qu'un seul ami, est, à l'âge de dix-sept ans, troublé profondément par une femme plus âgée avant que son «affection, née d'une amitié d'enfant, devienne subitement de l'amour», un amour non avoué et, de ce fait, d'autant plus vif et douloureux, qui l'amène à évoquer avec un lyrisme contenu, une extrême délicatesse, sur le ton de la confession voilée, ces «mille émotions bien légères et dont la trace est cependant restée», une mélancolique sagesse se dégagant de l'ensemble.

Dans le roman, le romantisme se manifeste par :

- La rencontre merveilleuse, le surgissement de la beauté, l'idéalisatoin de la femme. Évoquant la Lucile de Chateaubriand, dont il nous dit qu'elle était «avantagée de beauté et de malheur», Yvonne de Galais est bien une héroïne romantique.
- La naissance spontanée de l'amour aussi fragile qu'exalté, et qui, au-delà de toute raison, oriente le cours d'une existence entière.
- Le besoin éperdu du bonheur que Meaulnes goûte au moment où il pénètre dans le «*Domaine mystérieux*» car «*un contentement extraordinaire le soulevait, une tranquillité parfaite et presque enivrante, la certitude que son but était atteint et qu'il n'y avait plus maintenant que du bonheur à espérer*» (page 53). Il s'agit là d'une sorte d'allégresse sans objet apparent.
- L'existence d'un point de félicité qui, une fois atteint, ne le sera plus jamais. Meaulnes constate : «*Lorsque j'avais découvert le Domaine sans nom, j'étais à une hauteur, à un degré de perfection et de pureté que je n'atteindrai jamais plus*» (page 160). Mais il allait montrer son inaptitude fondamentale au bonheur.
- Le sentiment de la précarité du bonheur, le pressentiment du gâchis et de la mort, car, bien vite, la fêlure s'introduit, François sentant, chez Yvonne et Meaulnes, «*sous cette animation charmante, sous cette grâce en apparence si paisible, de l'impatience et presque de l'anxiété*» (page 166), cette anxiété provenant de la perception du caractère fugitif de toute forme de bonheur humain, si bien que c'est avec des sanglots que Meaulnes demande Yvonne en mariage (page 174).
- La perte du bonheur, l'impossibilité de le conserver, car il se désintègre dès qu'on tente de le concrétiser.
- L'errance perpétuelle, la quête fébrile, pour trouver le bonheur ou pour le retrouver. Les personnages ne cessent de se perdre et de se chercher, dans une sorte de jeu de piste épuisant aux partenaires interchangeables : Meaulnes cherche Yvonne ; Meaulnes cherche Frantz ; Frantz cherche Valentine ; François cherche Meaulnes.
- L'impossibilité de préserver l'idéal imaginé dans l'élan de la jeunesse, mais qui ne peut être que meurtri, du fait de l'ignorance dangereuse qu'on a du monde des adultes, de ses laideurs et de ses compromissions, des obstacles et des déceptions qu'apporte la vie. Il faut se résigner à la défaite de l'idéal.
- Le sens de la fatalité, du destin mauvais qui pèse sur les héros :
  - Parti au-devant des grands-parents Charpentier dans une carriole d'emprunt, Meaulnes se trompe de route, et s'introduit, sans l'avoir voulu, dans ce «*Domaine*» pour lui source de joies éphémères, puis d'interminables souffrances.
  - Yvonne est, dès la première rencontre, agitée de funestes pressentiments.
  - Au sortir de la longue quête destinée à réunir Frantz et Valentine, Meaulnes pense légitimement que son sacrifice chevaleresque lui vaudra de vivre enfin le bonheur avec Yvonne ; mais c'est le souvenir d'une morte qu'il trouve (dernier chapitre).
  - Frantz est l'instrument de la fatalité : «*Que de mal nous a fait ce Frantz romanesque*» (page 156), soupire François. Et le cri qu'il pousse du fond de la forêt vient interrompre à tout jamais l'amour de Meaulnes et d'Yvonne (troisième partie, chapitre 8).
  - Le soir du mariage de Meaulnes et Yvonne, le vent apporte à François, depuis la maison nuptiale, la «*parole perdue*» d'un piano qui exprime «*une prière, une supplication au bonheur de ne*

pas être trop cruel» (page 176) car, en effet, le malheur peut parfois prendre le masque de son contraire.

- Le découragement accablant qui naît de la compréhension du fait qu'on n'est pas maître de son destin. Cette retombée des hauteurs de l'idéal entraîne un sentiment de dégoût et de déchéance : «*Un homme qui a fait une fois un bond dans le paradis, comment pourrait-il s'accommoder ensuite de la vie de tout le monde?*» (page 221). Alain-Fournier retrouvait le couple «spleen et idéal» de Baudelaire.

Certains critiques ont cru pouvoir déceler dans l'œuvre un message quasi mystique, en ce sens que, l'amour humain se révélant profondément insatisfaisant et irréalisable, l'être humain devrait se consacrer à la quête de Dieu.

“*Le grand Meaulnes*” est donc plus qu'un simple roman d'aventures et d'amour !

---

### La destinée de l'œuvre

“*Le grand Meaulnes*” parut d'abord, de juillet à octobre 1913, en cinq numéros, de la “Nouvelle Revue Française”.

Au risque de blesser Jacques Rivière, Alain-Fournier, comptant sur une meilleure combinaison éditoriale pour obtenir le Goncourt, le publia ensuite en volume, chez Émile-Paul Frères.

Le 25 octobre, il dédicaça son tout premier exemplaire, sur luxueux papier japon, à Yvonne de Quiévrecourt, avec sa «*toute respectueuse amitié*» ; à ces mots, il ajouta les dates «*1er juin 1905-25 octobre 1913*», comme on inscrit sur une tombe celles de la naissance et de la mort d'un être arraché trop tôt à l'affection de ses proches. Qu'a-t-elle pensé du roman et de son inoubliable double de papier? Nul ne le saura jamais. Elle survécut cinquante ans à Alain-Fournier, mourant, à l'âge de soixante-dix-neuf ans en décembre 1964, sans s'être jamais s'exprimée.

Le 26 novembre, le célèbre critique du “*Temps*”, Paul Souday, trouva au roman des qualités, mais reprocha à Alain-Fournier sa «*gaucherie* » et son «*manque de souffle*».

Mais le livre rencontra un succès immédiat.

Il fut sélectionné pour le Prix Goncourt 1913, étant même le favori, soutenu par Léon Daudet ; mais, après dix tours de scrutin, il était toujours ex æquo avec “*La maison blanche*”, de Léon Werth, qui était soutenu par Octave Mirbeau, dont il avait été le secrétaire ; les marrons furent donc tirés par un troisième larron, “*Le peuple de la mer*”, de Marc Elder, ce qui souleva l'indignation des critiques.

Signalons que J. H. Rosny aîné, l'auteur de “*La guerre du feu*”, avait pour sa part attiré l'attention de ses collègues du jury sur “*Du côté de chez Swann*” de Proust. Que “*Le grand Meaulnes*” et “*Du côté de chez Swann*” aient paru la même année semble évidemment symbolique : beaucoup ont vu dans cette coïncidence le passage de témoin entre le roman à l'ancienne, qui aurait trouvé chez Alain-Fournier un dernier éclat, et une forme absolument inédite de littérature.

“*Le grand Meaulnes*” eut une extraordinaire postérité, devint un des romans les plus célèbres du XXe siècle. Il est de ces œuvres dont le rayonnement ne connaît pas d'éclipses, qui n'appartiennent à aucune époque, qui flottent dans l'espace littéraire, qui attirent, de génération en génération, d'autres lecteurs, ce roman de l'adolescence étant toujours découvert et apprécié par de nouveaux adolescents ardents et déchirés d'un impossible désir. Il est encore aujourd'hui le classique scolaire entre tous, grâce auquel chaque Français a un peu le sentiment d'avoir passé, comme Henri-Alban Fournier, une enfance en blouse grise dans l'école d'Épineuil-le-Fleuriel, le Sainte-Agathe du roman. Mais on le lit (ou le relit) bien au-delà de l'adolescence, au point que ce chef-d'œuvre intemporel est même ce qu'on appelle un «*livre culte*» car, comme le voulait Alain-Fournier, «*chacun par-delà la petite histoire peut se ressouvenir de sa propre histoire intérieure*». Tout lecteur le moindrement sensible y trouve l'écho magnifié de ses rêves, de ses désirs, de ses peurs, anciens et futurs.

Il demeure l'un des livres français les plus traduits et les plus lus dans le monde, juste après "Le petit prince" de Saint-Exupéry. Plus de cinq millions d'exemplaires ont été vendus, principalement en format de poche.

Marcel Arland le considéra comme «le premier, le seul livre classique peut-être de la littérature contemporaine», sur laquelle il allait d'ailleurs exercer une influence considérable, car nombreuses sont les œuvres dont l'inquiète et douloureuse aventure de la jeunesse forme la trame même, qui lui ont emprunté son atmosphère de rêve ou s'en sont souvenu.

Ce ne fut qu'avec les romans d'André Dhôtel, où les jeunes héros, au cœur de la nature sauvage, baignent dans le mystère et dans l'attente d'un «ailleurs», qu'on allait trouver le véritable héritage d'Alain-Fournier.

\* \* \*

“Le grand Meaulnes” a été adapté de différentes façons.

#### -Au cinéma :

En 1967, il fut, sur un scénario écrit par Isabelle Rivière, la sœur d'Alain-Fournier, adapté dans un film tourné par Jean-Gabriel Albicocco, avec Brigitte Fossey, Jean Blaise, Alain Libolt. Le roman fut traité avec respect, réellement et féériquement mis en images, toute sa magie et son romantisme ayant été saisis, avec en particulier un travail exceptionnel sur la couleur. Suivant le tragique destin de Meaulnes et d'Yvonne de Galais, Albicocco éteignit peu à peu les couleurs de son film, de la féerie multicolore et kaléidoscopique de «la fête étrange» à l'inévitable surgissement de la mort. Par une utilisation évidente et parfois habile des flashes-back, fut mis en relief l'aspect fataliste de l'intrigue, certaines informations données plus tard dans le roman étant déplacées, en particulier la scène où Meaulnes découvre en celle qu'il allait épouser la fiancée de son ami, Franzt. Brigitte Fossey représenta bien toute la pureté et toute l'irréalité d'Yvonne. La beauté terreuse de Jean Blaise convint bien au mystère de Meaulnes, et il porta dans tout le film une innocence de gamin qui semblait soudain l'embarrasser dans les dernières scènes, où la vie le contraignait soudainement à devenir un homme.

En 2005, le roman fut à nouveau adapté au cinéma par Jean-Daniel Veraeghe sur un scénario de Jean Cosmos. Mais, si le film d'Albicocco peut être considéré comme trop vaporeux, celui-ci est désespérant de prosaïsme. Tout commence pourtant bien avec vingt minutes où pas un clou ne manque aux galoches des enfants de Sainte-Agathe. Si Jean-Baptiste Maunier compose un François Seurel inodore, Nicolas Duvauchelle fait un Meaulnes parfait, fermé, anguleux, tendu vers son rêve, juste un brin voyou... Hélas ! Le réalisateur et son scénariste, de peur sans doute d'ennuyer le spectateur, ont cru bon, au lieu de creuser le fabuleux gisement de poésie de l'œuvre, de faire déraper le film dans tous les sens sans réelle direction, d'empiler les péripéties adventices, dignes d'un téléfilm, d'où une succession de scènes qui forment un tout sans intérêt ; l'épisode des bohémiens a disparu ; il n'y a plus aucun mystère autour de la «fête étrange» et du «Domaine» perdu. Faisant d'Yvonne de Galais un personnage nunuche et enjoué, Clémence Poésy achève de tirer le film vers le bas.

#### -Au théâtre :

En 1992 fut créé et mis en scène par Wladyslaw Znorko, au "Théâtre des Célestins" de Lyon, "Un Grand Meaulnes".

En 2013, pour les "Célébrations nationales du centenaire du "Grand Meaulnes""", fut présentée, au "Théâtre de la Coupe d'Or", à Rochefort, "La Fête étrange" (fantaisie dramatique en cinq actes), adaptation et mise en scène d'Olivier Dhénin.

En 2017 furent donnés "Les gens du Domaine-sans-nom", cantate scénique à cinq voix d'Olivier Dhénin, mise en scène par lui au Château de Trie

En 2019, fit produit "Meaulnes (et nous l'avons été si peu)", adaptation et mise en scène de Nicolas Laurent ("C.D.N." de Besançon, "Théâtre de Sartrouville", "Scène nationale de Montbéliard").

-Dans la musique :

C'est par des musiques de film que "Le grand Meaulnes" a d'abord été illustré :

-En 1936, Maxime Jacob écrivit la musique du projet de film d'André Barsacq qui ne fut jamais réalisé.

-En 1966, Jean-Pierre Bourtayre écrivit, pour le film de Jean-Gabriel Albicocco, la musique et une chanson qu'interpréta Richard Anthony, "Pour toi, grand Meaulnes d'Angillon".

-En 2006, Philippe Sarde composa la musique du film de Jean-Daniel Verhaeghe.

De plus :

-Michel Bosc écrivit une symphonie intitulée "Le grand Meaulnes".

-Rudolf Escher écrivit, en 1951, un "Hymne du grand Meaulnes".

-En 2011 parut une bande dessinée, "Le grand Meaulnes" de Bernard Capo.

On peut encore signaler que, comme Sainte-Agathe est, en fait, le petit village d'Épineuil-le-Fleuriel, il est le point de départ d'une randonnée de vingt kilomètres balisée par le Conseil général du département, qui permet de situer à Méry-ès-Bois le château mystérieux décrit par Augustin Meaulnes, le vrai lieu de la «fête étrange».

---

En 1914, Alain-Fournier ébaucha une pièce de théâtre : "**La maison dans la forêt**", et commença la rédaction d'un nouveau roman qui resta inachevé :

---

1914  
**"Colombe Blanche"**

Roman

Dans une petite ville dévorée par les rivalités politiques, un instituteur aime la fille du maire.

Commentaire

À Yvonne de Quiévrecourt, qui lui inspira Yvonne de Galais, qui était la seule femme capable de lui apporter «la paix et le repos», Alain-Fournier écrivit : «C'est à vous que j'aimerais raconter "Colombe Blanche".»

On n'a du roman qu'une soixantaine de pages, le texte de sept chapitres, une centaine d'autres faites de brouillons, de plans et de notes. On constate que, comme dans "Le grand Meaulnes", c'est sur le thème de la quête éperdue de la pureté qu'Alain-Fournier tendait la trame de son écheveau. Cependant, il ne racontait plus le mystère adolescent, mais l'amour adulte. Si on retrouve, transfigurés, les souvenirs et les lieux de l'enfance, on décèle surtout l'ennui qu'il connut alors qu'il était à Mirande en garnison.

---

Le 13 juillet 1914, Alain-Fournier écrivit sa dernière lettre à Jacques Rivière

Au mois d'août, la guerre le surprit, non dans les brumes de sa chère Sologne mais au Pays basque, où les Casimir-Périer avaient une villa. Il fut mobilisé dès les premiers jours avec le grade de lieutenant de réserve au 288e régiment d'infanterie. Après avoir confié à ses proches une liasse de brouillons où figurait l'injonction : «Rien de tout ceci n'est écrit et ne doit être publié», il partit pour le front (écrivant à sa sœur : «Je pars content», à Rivière : «Quelque chose désespérément me réclame et toutes les routes de la terre m'en séparent»), fut envoyé à Verdun, et affecté à la 23e compagnie. Il fut engagé dans les combats qui eurent lieu dans la forêt des Éparges, au sud de Verdun.

Dans une de ses dernières lettres à Madame Simone, le lieutenant Fournier nota : «*Il y a un livre de génie à écrire sur la guerre, si Dieu veut m'aider.*» Il n'en eut pas le temps : le 22 septembre 1914, quelques jours avant ses vingt-huit ans, atteint d'une balle au front, il tomba dans le bois de Saint-Rémy-la-Calonne, dans les Hauts-de-Meuse, au sud de Verdun, avec vingt camarades de sa section. Selon le témoignage d'un soldat allemand qui aurait recueilli son dernier soupir, il aurait prononcé le nom de madame Simone avant de mourir. Il fut porté «disparu à l'ennemi». Or les Allemands le jetèrent, sans armes et face contre terre, dans une fosse commune où, en mai 1991 seulement, après quatorze années de recherches, le "Service Régional d'Archéologie" de Lorraine finit, grâce à un détecteur de métaux, par localiser sa plaque de militaire et son corps, enterré tête-bêche avec ses compagnons, dans leurs pantalons garance. À la suite de l'examen de chaque squelette, l'anthropologue Frédéric Adam conclut que tous les corps, à l'exception de deux, portaient des traces de blessures par balles. Le lieutenant avait été atteint de plusieurs balles dans le thorax, et avait été dépossédé de ses objets personnels et de ses papiers.

Dans cette clairière, un monument un peu kitsch honore désormais cette fournée de jeunes morts. Les restes d'Alain-Fournier, qui symbolise le sacrifice d'une génération dont il avait partagé les enthousiasmes et immortalisé les rêves, furent inhumés en 1992 dans la nécropole nationale de Saint-Rémy-la-Calonne (Meuse). Si ses cendres ne sont pas au Panthéon, son nom y est gravé sur une grande plaque de marbre, presque au début de la liste alphabétique des écrivains morts pour la France.

Sa mort précoce a arrêté son élan. Il mourut alors qu'il était encore en proie à tous ses doutes, n'ayant, à la veille de disparaître, choisi aucune des voies qui lui étaient ouvertes

Jacques Rivière médita sur ce qu'est mourir si jeune pour la France : «On ne se représente pas ce que c'est que de choisir la mort, non pas en public et avec la perspective d'immenses suffrages, mais au coin d'un bois, loin des siens, entouré de quelques hommes qui ne vous verront peut-être même pas tomber, qui ne sauront que dire peut-être : "Le lieutenant, j'crois bien qu'il y est resté", de la choisir avec l'idée que personne jamais ne comprendra rien à votre dernière heure, avec l'idée que les gens se rassureront sur ce que vous êtes "mort en gloire" et "dans la furie du combat". » Dans un second hommage, il écrit : «Je ne résiste pas, par instants, à cette impression que la mort fut pour lui, dans cette vaste et incertaine tempête de la guerre, comme la rame tout à coup pour s'aider vers plus de réalité et d'existence. [...] Il faut que nous pensions à lui, toujours, comme à quelqu'un de "sauvé".» Et il approfondit le sens du sacrifice de cet être trop pur pour ce bas-monde : «S'il n'acceptait de n'être pas ici-bas "tout à fait un être réel", n'était-ce pas dans le pressentiment qu'il pouvait le devenir ailleurs?»

\* \* \*

On peut signaler ces jugements portés sur Alain-Fournier :

-Pour Jacques Rivière : «Il serait vain de vouloir distinguer le merveilleux spontané, dans son histoire, et celui qu'il y ajouta lui-même par la simple tournure de son imagination. Elle reste en tout cas, à peine réelle, tissée des aventures les moins analysables [...] Il faut savoir aussi combien il était sobre : matériellement d'abord (jamais il ne sembla prendre à la nourriture le moindre plaisir, il ne lui demandait que de l'entretenir en vie) ; mais surtout au spirituel : j'ai souvent admiré combien légèrement il goûta à la réalité et c'était une surprise pour moi, à chaque fois, de voir de quelle impondérable mousse s'emplissait seulement la coupe qu'il y plongeait.»

-Pour Jean Cassou : «Son livre, quelques phrases déchirantes de "Miracles", voilà, avec des livres et le souvenir de Rilke, les analyses musicales de Proust et certains vers du grand tzigane Apollinaire, le plus cher trésor de notre temps, la réponse de notre temps aux mystérieux appels de Gérard de Nerval, de Baudelaire et de Rimbaud.»

-Madame Simone, qui fut longtemps présidente du Prix Femina, et qui rompit, en 1957, le silence sur sa liaison avec l'écrivain, statua : «Le temps est venu d'opposer aux fades portraits inspirés par un curieux fanatisme et dont les attributs essentiels sont une sagesse d'enfant de chœur, la fidélité tenace aux fantasmes de sa dix-septième année, et pour finir, si la guerre l'eût permis, l'entrée en

religion, l'image réelle de cet être vivace, orageux, passionné, capable de joie éperdue, de jalousie extrême, de tourments imaginés...»

-Jean-Paul Sartre évoqua «l'âge où l'on fait volontiers son Alain-Fournier».

-Julien Gracq se montra très critique, mais admit que le surréalisme avait trouvé là «un gisement poétique jusque-là inexploité».

On doit constater l'extraordinaire unité de la vie et de l'œuvre d'Alain-Fournier ; elle s'est forgée et inscrite dans ce roman fervent qu'est *“Le grand Meaulnes”*. Comme Emily Brontë avec ses *“Hauts de Hurlevent”*, il reste pour le public l'écrivain de ce seul livre. On le confond souvent avec son personnage, alors que sa figure est infiniment plus complexe, et moins évanescante, que ne l'a fixée l'image d'Épinal née d'une lecture hâtive de son roman.

En 2005 parut une biographie de Violaine Massenet qui arriva à la conclusion que «jamais peut-être l'histoire d'un homme n'aura été à ce point liée à celle d'un livre... Livre-homme, homme-livre, tel nous apparaît Alain-Fournier». Pour elle, il a écrit «le roman qu'aurait pu écrire Rimbaud». À la fin de son ouvrage, elle se demanda ce qu'il serait devenu «s'il avait eu la chance, comme un François Mauriac, un Georges Duhamel ou un Maurice Genevoix de survivre à l'hécatombe de 14-18». Cette question impressionne puisqu'elle nous fait nous rendre compte qu'Alain-Fournier, qui est la jeunesse même dans notre esprit, était bel et bien de la génération de ces écrivains-là, nés dans les années 1880.

En 1937, dans *“Destins du poète”*, Roger Secrétain avait magnifiquement réglé cette question : «Mais nul n'a le droit de donner un avenir aux jeunes morts, pas plus que le pouvoir d'allonger le cours des fleuves. L'ordre des choses s'en trouverait dérangé. Ce destin heureux et sans bonheur dont il eût peut-être aimé la formule et redouté l'accomplissement, est une folie de notre imagination, notre dernière révolte. La journée terrestre d'Alain-Fournier était harmonieusement close : l'enfance perdue, l'amoureuse perdue, la vie bientôt perdue ».

En 2020, Alain-Fournier fut le premier auteur d'un seul livre à entrer dans la prestigieuse collection de Gallimard, la Pléiade, qui est pourtant réputée pour publier les œuvres complètes (ou quasi complètes) des écrivains du patrimoine littéraire mondial. Aucun auteur d'un seul livre n'avait eu droit à ce privilège avant lui.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions à cette adresse :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)